







Coll.
spec.

HYMNE
AU SOLEIL.

HYMNE
AU SOLEIL,

PAR M. l'Abbé DE REYRAC, Censeur Royal, Associé Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris ; des Académies de Toulouse, de Bordeaux, de Caen, &c.

SECONDE ÉDITION corrigée & augmentée.

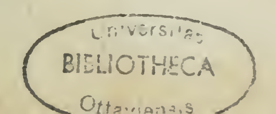


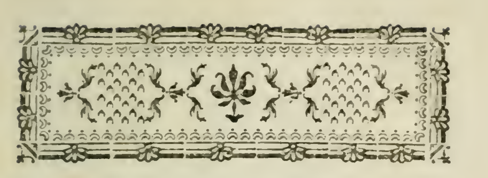
A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon, près du Luxembourg.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





A MONSEIGNEUR

LE MARQUIS

DE MIROMENIL,

GARDE DES SCEAUX

DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

C'EST une vraie gloire pour les Lettres d'offrir des tributs à leur Protecteur éclairé : faites

pour immortaliser les grands Ministres qui ont le bonheur de les aimer, leur hommage, MONSEIGNEUR, est toujours honorable, parce qu'elles ne le doivent qu'au génie & à la vertu.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
DE REYRAC.



AVIS
DE L'ÉDITEUR.

VOICI une nouvelle Edition d'un morceau de Littérature qui a été reçu en France, & chez l'Etranger, avec un applaudiſſement ſi général, qu'on peut dire que ſa réputation eſt faite, & que le ſuffrage unanime des Gens de Lettres lui aſſure celui de la poſtérité.

Ce qui a tant plu dans ce petit Poëme, & ce qui le fera lire long-temps, c'eſt, comme on l'a déja obſervé, *ce ton de la belle nature & de l'antique Poéſie, qui pénetre l'ame d'une émotion délicieuſe, parce qu'il lui rappelle les beaux jours du génie; c'eſt cette admirable variété d'images & de ſentimens toujours vrais, tou-*

jours intéreſſans ; cet accord parfait du coloris avec l'objet préſenté ; ce ſtyle pur, élégant, harmonieux, rempli tantôt de magnificence & de ſublimité, tantôt de graces & de douceur ; c'eſt cette foule de richeſſes poétiques, & de beautés en tout genre que la brillante imagination de l'Auteur a répandu par-tout avec profuſion ; c'eſt enfin cette ſenſibilité ſi rare, ſi précieuſe, ſi touchante, qui ne peut partir que du fond d'une belle ame, & qui fait ſouhaiter à ceux, qui liſent l'Hymne au Soleil, de vivre avec l'Auteur & de l'avoir pour ami. Voilà ſans doute ce qui a mérité à cet Ouvrage charmant les éloges des Journaliſtes & ceux de tous les Gens de goût. Deux Membres célebres de l'Académie Françoiſe en ont ſurtout parlé de la maniere la plus honorable, l'un dans le Journal

des Sçavans, & l'autre dans celui de Littérature. Rapportons ici quelques-uns de ces jugemens ; ils serviront à prouver que quand un Ecrivain imprime un Ouvrage, il doit craindre, non l'injustice de ses Juges, mais son impuissance & sa seule médiocrité.

Nous espérons que cette Édition ne laissera rien à desirer. Elle differe absolument de la premiere, non-seulement par quelques changemens essentiels que les amis de l'Auteur l'ont déterminé à faire dans le Discours préliminaire ; mais encore par un petit nombre de Vers délicats & faciles, d'autant plus dignes de l'approbation des ames honnêtes, qu'ils respirent tous une philosophie aimable, & le doux sentiment de la vertu & de l'amitié.

EXTRAIT du Journal des Sçavans,
(Avril 1777.)

Nous commencerons par une critique l'extrait de ce joli Ouvrage ; mais ce ſera pour faire honneur à la docilité de l'Auteur, qui s'eſt rendu, dès la premiere objection, ou plutôt à ſon goût qui avoit prévenu toutes les objections, & qui lui avoit reproché d'avance le tort très-léger que nous nous diſpoſions à relever. L'Auteur ſuppoſe que l'Original grec de ſon Poëme a été trouvé dans une des Iſles de l'Archipel, pendant la derniere guerre entre la Ruſſie & la Porte, par un Officier François au ſervice de la Ruſſie. L'objection que nous voulions lui faire, & qu'il s'étoit faite, eſt que cette fiction eſt uſée, & que ceux qui l'employent ne voudroient pas être crus. Des Sçavans ont pu autrefois faire illuſion par ce déguiſement, & arracher à leurs contemporains & à leurs rivaux, ſous un nom Grec, des éloges qu'ils n'en auroient pas obtenus ſous leur propre

nom. Lorſque le célebre l'Hôpital, depuis Chancelier, eut publié, ſans employer aucun déguiſement, & en taiſant ſeulement ſon nom, ſa Piéce intitulée: *Litium execratio*, il dût être plaiſant pour lui de voir des Critiques, tels que Henri Etienne, Gaſpard Barthius & Boxhornius, attribuer cet Ouvrage à des Poëtes de l'antiquité, le commenter ſur ce pied, indiquer les interpolations, s'efforcer de ramener le texte à ſa pureté; il dût trouver un plaiſir piquant à confondre tous ces préjugés ſçavans, en ſe déclarant l'Auteur de cette Piéce. On connoît l'artifice par lequel Michel-Ange mit en défaut le jugement des plus habiles Sculpteurs de ſon temps. Au reſte, on n'eſt plus la dupe aujourd'hui des manuſcrits Grecs nouvellement découverts, lorſque l'original n'eſt pas remis dans un dépôt public avec les preuves authentiques de la découverte; & comme l'Auteur de l'*Hymne au Soleil* ne veut tromper perſonne, il nous autoriſe à prévenir les Lecteurs qu'ils ne trouveront plus, dans les Editions ſuivantes, cette fiction qu'il

s'étoit permiſe à l'imitation de tant d'autres Auteurs.

Nous n'avons plus que des éloges à donner au reſte du Livre, qui reſpire par-tout le goût de l'antique, l'amour de la belle nature, une paſſion éclairée pour tout ce qui eſt ſimple, noble & touchant, la ſenſibilité de Fénélon, & ſouvent ſon ſtyle, ſoit dans le Diſcours préliminaire, ſoit dans le Poëme qui le ſuit, & qu'on prendroit pour un Hymne de Callimaque. Le Diſcours préliminaire eſt un morceau de Littérature très-agréable, où l'Auteur, emporté par une imagination douce & riante, promene ſon lecteur par des routes toujours fleuries... La proſe de M. l'Abbé de R... eſt bien différente, ſoit lorſqu'il diſſerte dans ſa Préface, ſoit lorſqu'il peint dans ſon Hymne tous les objets que le Soleil voit & fait voir : l'Auteur s'éleve tour-à-tour à la chaleur énergique & impétueuſe de l'Ode, & à la majeſté impoſante de l'Epopée. Son ſtyle plein de force, de grace & d'harmonie, annonce un talent formé par Virgile & par Fénélon. Son Poëme

eſt partagé en quatre Chants, ſous le nom de diviſions. Dans le premier, il ſuppoſe qu'il a fait beaucoup d'autres Ouvrages, qu'il a peint beaucoup d'autres objets, & ces objets ſont preſque toujours ceux dont Virgile nous offre des tableaux frappans; de ſorte qu'en les retraçant, l'Auteur n'eſt véritablement que Traducteur, mais c'eſt le Traducteur le plus original & le plus Poëte; il a ſoin de ramener avec art chacun de ces objets, à ſon ſujet principal. On peut en juger par ce morceau :

» J'ai décrit le ſombre Empire des » morts, &c. »

C'eſt ainſi que le Cygne de Cambrai traduiſoit, dans ſon Télémaque, Homere, Sophocle & Virgile. .... Nous ne pourrions citer aucun morceau de cet Hymne, qui ne fût un modèle de poéſie & d'harmonie; mais nous ne pourrions en citer un où il y eût plus de ſentiment & de vraie chaleur que dans celui qui termine l'Ouvrage.

» Printems de la vie, jeuneſſe riante, &c.

Il étoit difficile de finir par un trait plus naturel, plus touchant & plus heureusement lié au sujet.

L'Auteur a mis à la suite de son Hymne quelques fragmens qui sont absolument du même ton, & une Piéce de Vers courte & jolie, d'une Philosophie aimable & d'une harmonie douce, intitulée : *le nouvel Usage de la vie.* Les deux derniers vers sur-tout sont charmans, & méritent de faire proverbe.

Toujours d'un vieux ami le sort nous intéresse :
On ne fuit un vieillard, que lorsqu'il n'aime rien.

L'Auteur de ces Vers & de l'Hymne au Soleil, est le même dont nous avons annoncé, dans notre Journal de Juin 1771, Volume premier, les Odes sacrées, premier Ouvrage dédié en France à la Reine, alors Madame la Dauphine.



Extrait du Journal de Politique & de Littérature. (Mars 1777, p. 464.)

Cet Hymne au Soleil n'eſt pas plus traduit du grec que la Préface de la derniere traduction de l'Iliade n'étoit d'un Auteur Grec. M. l'Abbé de R... a ſans doute employé cette petite fiction permiſe, pour ſe recommander aux Amateurs des Anciens. Mais il avoit un autre titre auprès d'eux, celui d'être pénétré de l'eſprit des bons Auteurs de l'antiquité, de les ſentir & de les imiter. Son Diſcours préliminaire reſpire le bon goût, & reſpire ſur-tout une grande ſenſibilité pour les beautés de la Nature. Plein de vénération pour les Grands-Hommes des premiers âges, il s'attache à les juſtifier du reproche de Polithéiſme, trop aiſément & trop ſouvent prodigué, & ſon avis ſur ce point vient à l'appui de ce qu'ont dit la Mothe le Vayer, M. de Voltaire, & d'autres.

» Pour peu, dit-il, que l'on ſçache » l'Hiſtoire, & que l'on connoiſſe l'an-

» tiquité, il eſt clair que la pluralité des
» Dieux étoit le dogme du ſeul peuple.
» Les Poëtes & les Philoſophes avoient
» intérieurement une autre Religion.
» Tous admettoient l'exiſtence d'un ſeul
» Dieu, Créateur, Gouverneur & Con-
» ſervateur du monde, & tous releguoient
» les fauſſes Divinités dans la claſſe de
» l'Hippocentaure & de la Chimere. »

M. l'Abbé de R... nous donne dans ſon Diſcours préliminaire une très-élégante traduction de l'Hymne de Cléanthe le Lycien, ſecond fondateur du Portique, que Stobée nous a conſervé, & qui offre des traits ſublimes....

L'Hymne au Soleil eſt écrit d'un ſtyle poétique. La diction de l'Auteur eſt noble & harmonieuſe, & quoiqu'il lui ait été difficile, dans un morceau d'une certaine étendue, preſqu'entiérement deſcriptif, d'éviter toujours les lieux communs, il y a dans ſon ſtyle de l'intérêt & de la vie. Il y a des mouvemens heureux & de belles images. Je ne citerai que le dernier morceau, qui eſt d'une éloquence touchante, & qui ſuffira pour donner une

une juste idée du talent de l'Auteur.

» Printems de la vie, jeunesse riante,
» quand les fleurs, dont tu embellis mon
» front, se seront flétries, &c.

Ce ne sont point là des phrases usées ; ce sont des sentimens doux, heureusement exprimés, & c'est avec cet art que l'on peut rajeunir tous les sujets qu'on traite.

EXTRAIT du Journal de Paris, du 4 Février 1777 ; de l'Affiche de Province, du 26 Février, N°. 9 ; *du Mercure de Février, p.* 160, *& de celui de Mars, p.* 124.

L'Auteur feint que cet Hymne est une traduction du grec ... M. l'Abbé de R ... n'avoit pas besoin de cette supposition pour faire valoir son Ouvrage, qui est plein de grandes idées, de brillantes descriptions, d'images sublimes, majestueuses, & vraiement poétiques. On imagine d'abord que tout a été dit sur le Soleil, & l'on est étonné d'éprouver autant de plaisir en lisant cette nouvelle

production ſur un ſujet qui paroiſſoit épuiſé : nous voudrions que la nature de ces Feuilles nous permît de juſtifier notre jugement par des citations, nous ne ſerions embarraſſés que du choix. C'eſt du ſtyle de cet Hymne qu'on devroit traduire les Poëtes ; on n'y perdroit que la meſure des vers : mais on exprimeroit avec bien plus de fidélité les penſées, les ſentimens, les figures & la couleur propre à chaque Auteur ; & c'eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel à conſerver.

Il étoit inutile, dit l'Auteur de la Feuille hebdomadaire, que M. l'Abbé *de Reyrac* voulût faire croire que l'Hymne au Soleil, écrit originairement en grec, a été trouvé dans une des Iſles de l'Archipel, quelques mois avant la découverte du tombeau d'Homere ; ces ſuppoſitions ne trompent plus perſonne aujourd'hui. D'ailleurs, cette production ſe ſoutient par elle-même. C'eſt une proſe poétique, ornée de toutes les richeſſes d'une brillante imagination ; & ſi quelque choſe rapproche cet Hymne de l'antiquité, c'eſt par le talent que l'Auteur a

eu d'y fondre les idées & les images des bons Ecrivains de la Grece & de Rome. L'Ouvrage eſt terminé par des fragmens trouvés à la fin du ſoi-diſant manuſcrit, & par une Piéce de Vers intitulée : *Le nouvel Uſage de la Vie.* Tous ces morceaux font honneur autant au cœur qu'à l'eſprit de M. l'Abbé *de Reyrac.*

Cet Ouvrage, dit l'Auteur du Mercure, eſt dans le goût des bons Ecrivains de la Grece. S'il n'eſt pas un Poëme échappé à l'injure des tems, il paroît du moins avoir été compoſé ſur les meilleurs modèles de l'antiquité.... Il y a de beaux mouvemens, d'heureuſes tranſitions, des tableaux tour-à-tour rians ou pathétiques, des images ſublimes, des ſentimens bien amenés dans ce petit Poëme, que le Poëte a embelli, avec profuſion, de toutes les richeſſes de l'imagination. Cet Hymne au Soleil eſt ſuivi de quelques fragmens ſuppoſés avoir été trouvés à la fin du même Ecrit. Le dernier de ces fragmens, qui eſt traduit en vers, eſt intitulé : *le nouvel Uſage de la Vie.* Tous ces Ecrits reſpirent la vertu & une tendre compaſſion pour nos ſemblables.

EXTRAIT de l'Année Littéraire, (année 1776, N°. 36.)

L'Auteur de cet *Hymne* nous le donne comme la traduction d'un manuſcrit grec; j'ignore le motif de cette fiction. L'Ouvrage ne contient certainement rien qui ne faſſe également honneur à ſes lumieres & à ſes ſentimens. J'y ai remarqué une connoiſſance profonde de l'antiquité, un goût ſûr & délicat, un ſtyle animé de tout le feu de la Poéſie. Il étoit difficile, dans une proſe poétique, d'éviter toujours l'enflure & le galimatias. M. l'Abbé *de R*... a ſçu ſe préſerver de cet écueil, & allier l'enthouſiaſme de la poéſie à la ſimplicité de la proſe; les deſcriptions, les images, les ſentimens, tout eſt, dans ce petit Ouvrage, également noble & naturel. Dans ſon Diſcours préliminaire, l'Auteur nous avertit que quelques amis lui conſeilloient d'intituler ſon Ouvrage: *Le Soleil, Poëme en quatre Chants*; mais il a ſenti que des détails charmans & un ſtyle brillant ne ſuffi-

ſoient pas pour juſtifier ce titre : il s'eſt modeſtement contenté de celui d'*Hymne au Soleil*, *en quatre diviſions.*

Image de la Divinité, le Soleil paroît à l'Auteur participer, en quelque ſorte, à ſes adorables attributs.

» Tel qu'un fleuve profond & majeſ-
» tueux, &c.

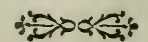
Voilà, Monſieur, ſans contredit, un des morceaux les mieux écrits & les mieux penſés, qu'on ait vu depuis long-tems dans notre Langue. L'expreſſion en eſt riche, les images grandes, les comparaiſons juſtes & nobles. Quelle différence entre cette proſe, & ces froides ſentences philoſophiques, ces éternelles & meſquines antitheſes, ce jargon ſcientifique auquel on applaudit tous les jours dans certains Bureaux d'eſprit ! Comparez même une pareille proſe avec la plupart des Odes de nos Poëtes modernes, & vous conviendrez avec moi que la proſe poétique de M. l'Abbé *de R...* eſt plus riche, plus harmonieuſe, que toutes ces Poéſies quelquefois couronnées dans

nos Académies, & bafouées dans le Public.

Voyez encore avec quelle pompe & quelle richesse l'Auteur, dans sa seconde division, décrit le lever du Soleil.

» A peine, ô Soleil ! l'aurore étin-
» celante ouvre les portes enflammées
» de l'Orient, &c.

La pureté, l'élégance, le goût qui régnent dans cet Hymne, pourroient faire croire qu'il est l'Ouvrage d'un des Ecrivains les plus célebres de Rome ou d'Athenes ; car il est rare qu'on écrive avec cette grace & cette harmonie, dans ce siécle philosophique. Je viens cependant d'apprendre que l'Auteur est M. l'Abbé *de Reyrac*, Prieur de *St. Maclou* à Orléans, déja connu très-avantageusement par un Recueil d'Odes sacrées. Cette nouvelle production doit ajouter beaucoup à la réputation qu'il s'est justement acquise dans la République des Lettres.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

J'OFFRE au Public une eſpece de Poëme d'un genre aſſez nouveau. Nous avons, il eſt vrai, dans les Poëtes anciens & modernes de fort belles choſes ſur le Soleil. On a ſurtout très-bien rendu les grands & magnifiques tableaux que ce Pere de la lumiere préſente à ſon lever & à ſon coucher; mais tout cela ſe réduit à un fort petit nombre de Vers. Je ne ſçache donc pas qu'il exiſte dans aucune Langue, un Poëme d'une certaine étendue ſur le Soleil.

Quand je publiai celui-ci l'année derniere, j'aurois dû ſans doute le

donner, non comme un Ouvrage traduit du Grec, mais comme une bagatelle composée dans ma premiere jeunesse, & retouchée depuis dans des momens dérobés à des occupations plus importantes. C'est un tort que j'avoue, en protestant néanmoins que si j'ai eu recours à une fiction employée depuis trop longtemps dans la Littérature pour en imposer, ce n'est pas que j'aye voulu tromper personne, j'avois seulement en vue la juste défiance de mes forces, qui est toujours la même, malgré l'accueil favorable que le Public a fait à cet Essai.

Il ne sera donc plus question à l'avenir du prétendu Manuscrit Grec. On ne dira plus qu'il a été trouvé dans une des Isles de l'Archipel, quelques mois avant la découverte du tombeau d'Homere : que si l'Auteur n'est

n'eſt pas né dans la Ville d'Athenes, il y a du moins vécu long-temps, parce que dans une des notes du Manuſcrit il eſt parlé de ces promenades délicieuſes ſur les bords du fleuve Illiſſus, & de ce grand platane non loin de ces bords, à l'ombre duquel les Poëtes & les Philoſophes ſe raſſembloient pour converſer. On a retranché enfin de cette Edition tout ce qu'il y avoit de ſuppoſé dans la premiere, & l'on ne donne aujourd'hui l'Hymne au Soleil, que comme un fruit de la plus vive admiration pour tous les bons Ecrivains de l'antiquité.

Dacier a dit quelque part, en faiſant l'éloge de l'immortel Auteur du Télémaque, *que ce Prélat avoit mis ſon eſprit à la teinture des Anciens.* Il n'y en a point de meilleure pour tous les Ouvrages de goût, parce

qu'ayant ſa ſource dans le génie même, elle joint l'agréable à l'utile, la ſolidité à l'éclat, & qu'elle eſt à l'épreuve du temps. Pour tâcher auſſi de mettre mon ſtyle à *une ſi bonne teinture*, & pour être en état de rendre avec énergie les divers tableaux que m'offroit mon ſujet, j'ai commencé par me tranſporter dans les plus beaux ſiécles d'Athenes & de Rome. J'ai lu & médité de nouveau les chefs-d'œuvre de ces ſublimes Anciens, de cette foule de Grands Hommes qui ſont toujours nos maîtres. Il m'a ſemblé, en les liſant, que je vivois au milieu d'eux, que j'aſſiſtois à leurs entretiens, que je les entendois réciter ces Poëmes magnifiques qui offrent, avec tous les genres de beauté, les exemples & les régles de la perfection. Je les ai tous invoqués, & ſoudain j'ai cru

ſentir leur préſence. Une partie de leur enthouſiaſme a paſſé dans mon ame : alors j'ai pris la plume, &, comme ſi j'écrivois ſous leur dictée, j'ai tracé rapidement les grandes images qui s'offroient en foule à mon eſprit. Je ne me ſuis point écrié, après avoir achevé : *Et moi auſſi je ſuis Peintre !* Mais j'ai dit : les Anciens ſont les plus grands Ecrivains de l'Univers ; nous n'avons en Poéſie, en Eloquence & en Hiſtoire preſque rien à leur comparer ; & dans tout ce qui eſt du reſſort de la Littérature & du goût, ils ſeront à jamais nos légiſlateurs & nos modèles.

Ce n'eſt donc qu'en les liſant, & ſe nourriſſant de leurs écrits ; en étudiant leur art, leur ſtyle, & ſuivant toujours leurs traces, en s'appropriant, par une noble émulation,

leurs richeſſes abondantes, qu'on peut eſpérer de faire des Ouvrages dignes d'être lus, & de laiſſer un grand nom dans la poſtérité. Ils ont une maniere de voir, de ſentir & de s'exprimer, qui n'appartient qu'à eux ſeuls. Dans le genre paſtoral, ſur-tout, ils ſont inimitables. Qui n'admire pas les Eglogues de Virgile! qui n'eſt pas enchanté de ſon divin Poëme des Géorgiques! Ses vers ſont ſi doux, ſes images ſi belles, ſes deſcriptions ſi animées, ſes tableaux ſi naturels & ſi bien deſſinés: en liſant ſes admirables Poéſies, il ſemble voir ce grand homme ſe promener dans une riante prairie émaillée de mille fleurs, dérober à chacune ſon éclat, ſa beauté, & ſe ſervir de cet amas de couleurs charmantes pour peindre la Nature, de ſes propres crayons. Eſt-il rien,

par exemple, de comparable à la peinture qu'il nous fait, dans ses Géorgiques, du bonheur champêtre, & de la vie délicieuse de ce vieillard, ami de la vertu & de la simplicité ? Quelle ame, sensible encore à l'innocence des premiers tems, n'est pas attendrie à l'aspect d'un tableau si touchant ! Quelle vérité ! quel charme d'expression ! quelle fraîcheur de coloris ! mais en même temps, quelle critique du luxe de Rome & des mœurs dépravées de ses habitans !

Namque sub Œbaliæ memini me turribus altis,
Quâ niger humectat flaventia culta Galesus,
Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant; nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges. . . . . . .
Regum æquabat opes animis; serâque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam, atque autumno carpere poma:
Et, cum tristis hyems etiam nunc frigora saxa
Rumperet, & glacie cursus frænaret aquarum:

Ille comam mollis jam tùm tondebat acanthi ;
Æstatem increpitans seram , zephyrosque morantes.

Voilà vraiment la belle simplicité de la nature, rendue par le génie. Je vois cet heureux vieillard, je lui vois émonder ces arbres, cueillir ces roses, ces fleurs du printems, ces fruits de l'automne; je vois tout cela dans ses mains. En lisant Virgile, dit Fénélon, je voudrois être avec ce vieillard qu'il me montre. Je m'imagine voir ce beau lieu :

Muscosi fontes , & somno mollior herba.

Il faut que je desire d'être transporté dans cet autre endroit :

. . . O mihi tùm quam molliter ossa quiescant ,
Vestra meos olim si fistula dicat amores !
Atque utinam ex vobis unus , vestrique fuissem ,
Aut custos gregis , aut maturæ vinitor uvæ !

Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui sont dans cet autre lieu dépeint par Horace.

Quâ pinus ingens, albaque populus
Umbram hoſpitalem conſociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

La Poéſie, dit-il, eſt ſans doute une imitation & une peinture. Malheur à ceux qui ne ſentent point le charme de ces vers!

Fortunate ſenex, hîc inter flumina nota,
Et fontes ſacros frigus captabis opacum!

Rien n'eſt au-deſſus de cette peinture de la vie champêtre :

O fortunatos nimium, ſua ſi bona nôrint!

Tout m'y plaît, & même cet endroit ſi éloigné des idées romaneſques :

. . . . At frigida Tempe,
Mugituſque boüm, molleſque ſub arbore ſomni.

Je ſuis attendri tout de même pour la ſolitude d'Horace :

O rus! quandò ego te aſpiciam? quandòque licebit
Nunc veterum libris, nunc ſomno & inertibus horis,
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ?

Quand les Poëtes, dit toujours Fénélon, veulent charmer l'imagination des hommes, ils les conduisent loin des grandes Villes ; ils leur font oublier le luxe de leur siécle ; ils les ramenent à l'âge d'or ; ils représentent les Bergers dansants sur l'herbe, à l'ombre d'un bocage, plutôt que des Cours agitées, & des Grands qui sont malheureux par leur grandeur même.

Il ne faut pas croire que de pareils tableaux puissent jamais ennuyer : la médiocrité seule, & la foiblesse du peintre peuvent en dégoûter. Le cœur aime naturellement les images gracieuses, les descriptions fleuries ; les objets champêtres agréablement dessinés l'enchantent ; la peinture de la vie tranquille des Bergers le touche, l'attendrit, & devient pour lui une source intarissa-

ble de ſentimens délicieux. Quoique la félicité dont on l'entretient n'exiſte le plus ſouvent que dans l'imagination des Poëtes, il ne peut jamais ſe perſuader qu'un bonheur ſi pur ne ſoit qu'un ſonge ; il le réaliſe en quelque ſorte par ſes ſouhaits, & devient la dupe de ſes deſirs. Il ſe tranſporte ſur le bord de ces claires fontaines qu'on lui peint; il parcourt ces ſombres forêts; il erre au milieu de ces rians vallons, de ces plaines fortunées; il aime à ſe tromper lui-même, & ſemble ajouter foi à toutes ces fictions poétiques, à ces innocentes erreurs qui ſouvent font couler ſes larmes. Voilà comme le cœur, toujours avide du bonheur, en embraſſe juſqu'au fantôme; voilà comme il ſçait tirer parti des rêves de l'imagination, & mettre à profit les douces chimeres de l'eſprit.

On eſt heureux par-tout, quand on ſçait maîtriſer ſes paſſions & leur donner un objet eſtimable. Un cœur pur devient la ſource de la félicité, & porte en lui le germe de tous les plaiſirs : ce germe ſe dévеloppe dans tous les lieux ; mais il ſemble ſe multiplier à la campagne. Ce ſéjour eſt ſans doute celui de l'innocence ; la vertu y eſt moins agitée que dans le tourbillon du monde : les orages de la Cour & de la Ville ne viennent point la troubler ; elle jouit d'elle-même dans la ſolitude, & n'a rien à y craindre. Là, tout favoriſe ſon bonheur & le perpétue ; elle réfléchit ſur tout, & s'entretient avec les moindres objets qui l'environnent. Si elle éleve ſes regards vers les cieux, elle eſt frappée de leur beauté, elle en contemple la ſplendeur & la magnifi-

cence ; ces cieux ne vieilliſſent point pour elle, & lui paroiſſent toujours nouveaux : elle admire ſans ceſſe l'éclat de ces globes lumineux, de ces aſtres brillans qui jour & nuit éclairent l'Univers. Si elle laiſſe tomber ſes yeux ſur la terre, la vue d'une ſimple fleur que les premiers rayons du Soleil ont fait éclorre, l'éleve à Dieu : une onde fugitive qui ſerpente dans la plaine & va ſe perdre pour jamais au ſein des mers ; une feuille qui, détachée de ſa tige mourante, ſe ſeche & eſt emportée au loin par le moindre ſouffle ; un ſon qui s'exhale dans l'air, & s'évanouit au même inſtant ; tous ces divers objets lui parlent de la mort, & deviennent pour elle l'image des ſonges de la vie. Les remords, les trahiſons, les craintes, les fauſſes amitiés, les noires ingratitudes ſont

inconnus dans les hameaux ; les tempêtes de l'ambition ne s'y font point ſentir, & les revers de la fortune n'y exercent point leur empire :

Dicunt in tenero gramine pinguium
Paſtores ovium carmina fiſtula,
Delectantque Deum, cui nemus & nigri
Colles Arcadiæ placent. Horat.

Virgile ne dit pas ſeulement,

Felix, qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes, & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari!

il ajoute encore :

Fortunatus & ille, Deos qui novit agreſtes,
Panaque, Silvanumque ſenem, Nymphaſq; ſorores!

Les Poëtes anciens, perſuadés que la Poéſie, qui eſt un art excellent en lui-même, n'eſt pas plus reſponſable de l'abus qu'en fait un Artiſte libertin, qu'un bloc de marbre ne l'eſt de la forme criminelle que lui donne le ciſeau d'un Statuaire

obſcene, ou qu'un inſtrument ne l'eſt des ſons amolliſſans qu'en tire la main d'un Epicurien ; les anciens Poëtes, dis-je, l'appelloient la Fille du Ciel & la langue ſublime des Dieux : ils ne la faiſoient ſervir en général qu'au triomphe des mœurs & de la religion : non contens d'inſtruire les hommes & de les charmer par d'agréables & d'utiles leçons, ils donnoient les premiers l'exemple des grandes vertus qu'ils célébroient, ſe regardant toujours comme les organes de la Divinité.

Eſt Deus in nobis, ſunt & commercia cœli,
Sedibus æthereis ſpiritus ille venit.
Addo quod inſidiæ ſacris à vatibus abſunt,
Et facit ad mores ars quoque noſtra bonos.
Nec nos ambitio, nec nos amor urget habendi,
Contempto colitur lectus & umbra foro.
Sed facilè hæremus : validoque perurimur æſtu,
Et nimiùm certâ ſcimus amare fide.
Scilicet ingenium placidâ mollitur ab arte,
Et ſtudio mores convenienter eunt.

Telle eſt la noble idée que les Poëtes de l'antiquité donnent partout de leur art. Ce qu'il y a de plus doux & de plus intéreſſant dans les Ecrits de ces aimables enchanteurs, après l'enſeignement de la vertu, c'eſt de les voir employer la Poéſie à donner de l'expreſſion, de l'ame, de la vie aux choſes les plus inſenſibles. Le bronze & le marbre reſpirent; les rochers s'attendriſſent; les fleuves remontent vers leur ſource, & ſe peuplent de Divinités; les chênes ſe transforment en Nymphes champêtres, & rendent des oracles; les arbres ſe couvrent de fleurs & de fruits; enfin, tout vit dans leurs Ouvrages, tout reſpire, tout prend un corps & du ſentiment ſous leur pinceau.

C'eſt ainſi que les Poëtes Grecs & Latins ſçavent tout embellir. Sans

doute c'eſt cette brillante magie, unie au goût, au naturel & à la ſimplicité, qui a imprimé à toutes leurs compoſitions, même aux moins importantes, le ſceau de l'immortalité. Réflexion qu'un de nos Poëtes vivans, comparable lui-même, ainſi que le grand Fénélon, aux meilleurs Ecrivains d'Athenes & de Rome, a ſi bien rendue dans ces vers :

De leurs célebres bagatelles
Le monde entier eſt occupé ;
La mort, de l'ombre de ſes aîles,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanſonnettes immortelles.

Un très-grand mérite encore des Poëmes de l'antiquité, de ceux, du moins, d'Homere & de Virgile, eſt d'inſpirer par-tout le reſpect pour la Divinité, ainſi que l'amour de ces grands principes de morale, qui ſont chez tous les Peuples de l'Uni-

vers la baſe de la ſûreté, de la paix & du bonheur.

Oſerai-je parler quelques momens de ces Divinités fabuleuſes qui jouent un ſi grand rôle dans les Poëmes anciens ? Pour peu qu'on ſçache l'Hiſtoire, & que l'on connoiſſe l'antiquité, il eſt évident que la pluralité des Dieux étoit le dogme du ſeul peuple. Les Poëtes & les Philoſophes avoient intérieurement une autre religion. Tous admettoient l'exiſtence d'un ſeul Dieu Créateur, Gouverneur & Conſervateur du Monde, & tous reléguoient les fauſſes Divinités dans la claſſe de l'Hippocentaure & de la Chimere. Il ne faut donc pas faire le tort à un Platon, à un Socrate, à un Homere, à un Ariſtote, à un Virgile, à un Cicéron, à un Séné-que, à toutes ces ames ſublimes, de

de les croire véritablement esclaves du polythéisme. S'ils introduisoient dans leurs écrits Jupiter, Mars, Neptune, Vénus, Junon, & les autres Divinités sans nombre que la Poésie a créées, c'étoit, je pense, bien moins pour sacrifier à la religion reçue & aux erreurs populaires, que pour répandre, à la faveur de ce doux prestige, de la chaleur, des images, de l'intérêt & du sentiment dans leurs compositions. Ils ont fait dans leur tems ce que M. de Cambray a fait de nos jours dans son Télémaque ; tous ont consacré les fictions de la Fable à l'embellissement de la morale & aux progrès des vérités naturelles. On ne peut qu'applaudir à un tel emploi de la Fable ; & il sera, je crois, permis dans tous les temps de se servir de la Mythologie, quand

on ne se proposera d'autre but que l'éloge de la vertu.

S'il étoit donc nécessaire de justifier, auprès des esprits les plus scrupuleux, la croyance de tous ces Grands Hommes de l'antiquité, & de les disculper entiérement du reproche honteux de polythéisme, je ne voudrois pour cela que leur propre témoignage. Je citerois entre autre cet Hymne vraiment sublime de Cléanthe le Lycien, second fondateur du Portique, que Stobée nous a conservé. Il n'est gueres possible de parler de la Divinité avec plus de majesté, d'élévation & d'éloquence.

* » O toi, qui as plusieurs noms, mais dont la force est une & infinie ! ô Jupiter ! premier des Immortels, Souverain de la Nature, qui gouvernes tout, qui soumets tout à une loi,

* Traduction de M. Thomas.

je te ſalue : car il eſt permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout ce qui exiſte de mortel ſur la terre, nous naquîmes de toi, nous ſommes de toi une foible image; je t'adreſſerai donc mes Hymnes, & je ne ceſſerai de te chanter. Cet Univers ſuſpendu ſur nos têtes, & qui ſemble rouler autour de la terre, c'eſt à toi qu'il obéit; il marche & ſe laiſſe en ſilence gouverner par ton ordre. Le tonnerre, miniſtre de tes loix, repoſe ſous tes mains invincibles ; ardent, doué d'une vie immortelle, il frappe, & la nature s'épouvante. Tu diriges l'eſprit univerſel qui anime tout, & vit dans tous les êtres ; tant, ô Roi ſuprême, ton pouvoir eſt illimité & ſouverain. Génie de la nature, dans les cieux, ſur la terre, ſur les mers, rien ne ſe fait, ne ſe produit ſans

toi, excepté le mal qui ſort du cœur du méchan . Par toi la confuſion devient l'orûre ; par toi les élémens, qui ſe combattent, s'uniſſent. Par un heureux accord, tu fonds tellement ce qui eſt bien avec ce qui ne l'eſt pas, qu'il s'établit dans le tout une harmomie générale & éternelle. Seuls parmi tous les êtres, les méchans rompent cette grande harmonie du monde. Malheureux, ils cherchent le bonheur, & ils n'apperçoivent point la loi univerſelle qui, en les éclairant, les rendroit tout à la fois bons & heureux; mais tous s'écartant du beau & du juſte, ſe précipitent chacun vers l'objet qui l'attire; ils courent à la renommée, à de vils tréſors, à des plaiſirs qui, en les ſéduiſant, les trompent. O Dieu qui verſes tous les dons, Dieu à qui les orages & la

ſoudre obéiſſent, écarte de l'homme cette erreur inſenſée; daigne éclairer ſon ame; attire-la juſqu'à cette raiſon éternelle qui lui ſert de guide & d'appui dans le gouvernement du monde, afin qu'honorés nous-mêmes, nous puiſſions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par un Hymne non interrompu, comme il convient à l'être foible & mortel : car, ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand que de célébrer, dans la juſtice, la raiſon ſublime qui préſide à la Nature. »

Otez le nom de Jupiter, & remplacez-le par celui de Dieu, ce Poëme, mis en vers, pourroit être chanté dans nos Temples. Je n'oublierois pas Socrate apoſtrophant les Athéniens, & leur prêchant l'exiſtence & la toute-puiſſance d'un

Dieu créateur. Sçachez, dit-il, gens incrédules, que le Dieu tout-puissant, Créateur du ciel & de la terre, & qui régit l'Univers, se fait connoître par toutes les merveilles qui frappent nos sens, quoiqu'il soit invisible...... Notre ame peut nous donner une idée de la Nature divine ; en effet, c'est elle qui fait mouvoir les ressorts de notre corps, & cependant elle est imperceptible à nos sens. Ainsi, loin de rejetter l'existence de Dieu, parce que vous ne le voyez pas, ô Athéniens, convaincus de sa réalité par les prodiges que vous lui voyez opérer, votre premier devoir est de l'adorer & de lui rendre un sincere hommage.

Tous ces beaux génies ne croyoient pas seulement à l'existence d'un seul Dieu, ils admettoient encore l'immortalité de l'ame, second dogme

de leur Théologie. Voici l'inſcription qu'on mit ſur le tombeau de Platon :

Cette terre couvre le corps de Platon ,
Le Ciel contient ſon ame bienheureuſe ;
Tout honnête homme doit reſpecter ſes vertus.

Qui ne connoît le Styx & le Tartare des Anciens, c'eſt-à-dire, notre enfer ? Qu'a fait M. de Fénélon, qui nous a donné une deſcription ſi touchante & ſi fleurie des Champs élyſées, que raſſembler, embellir & paraphraſer tout ce que les Poëtes & les Philoſophes ont écrit de ces lieux fortunés. On ne peut trop relire cet admirable morceau, chef-d'œuvre de ſtyle & de ſentiment.

Il donc clair, par toute la doctrine des anciens, qu'ils admettoient eſſentiellement un ſeul être éternel, principe de tout ce qui exiſte, l'immortalité de l'ame, & une autre vie

à jamais heureuſe ou malheureuſe, ſelon les crimes qu'on avoit commis ſur la terre, ou les vertus qu'on y auroit pratiquées ; citons ici, en témoignage de la pureté de leur croyance & de leur mépris pour les ſuperſtitions, la réponſe ſi philoſophique que fit le grand Caton à Labiénus qui lui conſeilloit de conſulter l'Oracle de Jupiter Ammon. Il y a peu de choſe dans toute l'antiquité à comparer à cette ſublime réponſe.

» Que veux-tu, lui dit-il, que je demande? Si j'aime mieux mourir libre les armes à la main, que de vivre ſous un tyran? ſi cette vie n'eſt que le retardement d'une vie heureuſe & durable? s'il y a quelque force au monde qui puiſſe nuire à l'homme de bien? ſi la fortune perd ſes menaces quand elle s'attaque à la vertu? s'il ſuffit de vouloir ce qui

eſt

eſt louable, & ſi le ſuccès ajoute à ce qui eſt honnête? Nous ſçavons tout cela, & Ammon lui-même ne le graveroit pas plus profondément dans nos cœurs. Nous ſommes tous dans la main des Dieux; & que leur Oracle ſe taiſe, ce n'eſt pas moins leur volonté que nous accompliſſons. La Divinité n'a pas beſoin de paroles: celui qui nous a fait naître nous dit, quand nous naiſſons, ce que nous devons ſçavoir. Il n'a pas choiſi des ſables ſtériles pour ne s'y communiquer qu'à un petit nombre d'hommes: ce n'eſt point dans cette pouſſiere qu'il a caché la vérité. La Divinité a-t-elle d'autre demeure que la terre, l'onde, le ciel & le cœur de l'homme juſte? Pourquoi chercher ſi loin les Dieux? Jupiter eſt tout ce que tu vois, tout ce que tu ſens en toi-même. Que

ceux qui, dans un avenir douteux, portent une ame irrésolue, aient besoin d'interroger le sort; pour moi, ce n'est point la certitude des Oracles qui me rassure, mais la certitude de la mort. Timide ou courageux, il faut que l'homme meure. Voilà ce que Jupiter a dit, & c'est assez. »

Eusebe nous apprend dans le quatriéme Livre de sa Préparation évangélique, que six cens Auteurs Payens avoient écrit contre les Oracles; Œnomaüs, entre autres, dont il nous a conservé quelques fragmens. Il y a plaisir à voir dans ces fragmens qui nous restent, dit Fontenelle, cet Œnomaüs, plein de la liberté cynique, argumenter, sur chaque Oracle, contre le Dieu qui l'a rendu, & le prendre lui-même à partie. Voici, par exemple, com-

ment il traite le Dieu de Delphes ſur ce qu'il avoit répondu à Créſus :

Créſus en paſſant le fleuve Halis, renverſera un grand Empire.

En effet, Créſus, en paſſant le fleuve Halis, attaqua Cyrus qui, comme tout le monde ſçait, vint fondre ſur lui, & le dépouilla de ſes Etats.

» Tu t'étois vanté dans un autre Oracle rendu à Créſus, dit Œnomaüs à Apollon, que tu ſçavois le nombre des grains de ſable ; tu t'étois bien fait valoir ſur ce que tu voyois de Delphes cette tortue que Créſus faiſoit cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles connoiſſances pour en être ſi fier ! Quand on te vient conſulter ſur le ſuccès qu'aura la guerre de Créſus & de Cyrus, tu demeures court. Car ſi tu lis dans l'avenir ce qui en arri-

vera, pourquoi te ſers-tu de façon de parler qu'on ne peut entendre? Ne ſçais-tu point qu'on ne les entendra pas? Si tu le ſçais, tu te plais donc à te jouer de nous? Si tu ne le ſçais point, apprends de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que ſi tu as voulu te ſervir d'équivoques, le mot grec, par lequel tu exprimes que Créſus renverſera un grand Empire, n'eſt pas bien choiſi, & qu'il ne peut ſignifier que la victoire de Créſus ſur Cyrus. S'il faut néceſſairement que les choſes arrivent, pourquoi nous amuſer avec tes ambiguités? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé, comme tu es, à nous chanter des prophéties inutiles? Pourquoi tous ces ſacrifices que nous te faiſons? Quelle fureur te poſſede? »

On ſçait avec quelle liberté & quelle force de raiſon Cicéron s'eſt élevé contre les erreurs & les miſérables ſuperſtitions de la religion payenne, & combien il s'eſt moqué & des poulets ſacrés, & du vol des oiſeaux, & de tous les miracles dont les annales des Pontifes étoient remplies. Il n'a rien épargné dans ſes livres de la divination de ce qui étoit le plus ſaint à Rome; après qu'il a fait voir aſſez vivement à ceux contre qui il diſpute, dit M. de Fontenelle, quelle extrême folie c'étoit de conſulter des entrailles d'animaux, il les réduit à répondre que les Dieux qui ſont tout-puiſſans, changent ces entrailles dans le moment du ſacrifice, afin de marquer par elles leur volonté & l'avenir. Cette réponſe étoit de Chryſippe, d'Antipater & de Poſſidonius, tous

grands Philoſophes, & chefs du parti des Stoïciens. » Ah! que dites-vous, reprend Cicéron, il n'y a point de vieilles ſi crédules que vous. Croyez-vous que le même veau ait le foie bien diſpoſé, s'il eſt choiſi pour le ſacrifice par une certaine perſonne, & mal diſpoſé, s'il eſt choiſi par un autre? Cette diſpoſition de foie peut-elle changer en un inſtant pour s'accommoder à la fortune de ceux qui ſacrifient? Ne voyez-vous pas que c'eſt le haſard qui fait le choix des victimes? L'expérience même ne vous l'apprend-elle-pas? Car ſouvent les entrailles d'une victime ſont tout-à-fait funeſtes, & celles de la victime qu'on immole immédiatement après, ſont les plus heureuſes du monde. Que deviennent les menaces de ces premieres entrailles? ou comment les

Dieux ſe ſont-ils appaiſés ſi promptement? Mais vous dites qu'un jour il ne ſe trouva point de cœur à un bœuf que Céſar ſacrifioit, & que, comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre ſans en avoir un, il faut néceſſairement qu'il ſe ſoit retiré dans le moment du ſacrifice. Eſt-il poſſible que vous ayez aſſez d'eſprit pour voir qu'un bœuf n'a pu vivre ſans cœur, & que vous n'en ayez pas aſſez pour voir que ce cœur n'a pu en un moment s'envoler je ne ſçais où? Croyez-moi, vous ruinez toute la Phyſique pour défendre l'art des Aruſpices. Car ce ne ſera pas le cours ordinaire de la nature qui fera naître & mourir toutes choſes, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le néant. Quel Phyſicien a jamais ſoutenu cette

opinion ? Il faut pourtant que les Aruſpices la ſoutiennent.

En voilà, je penſe, aſſez, pour prouver que l'exiſtence d'un ſeul Dieu a été la foi de tout ce que les ſiécles du paganiſme ont produit d'Ecrivains ſenſés. Enfin, le danger que tant de perſonnages illuſtres ont couru pour avoir parlé légérement des Dieux; un Socrate condamné à mort, un Protagore, un Alcibiade, un Ariſtote, un Diagore, un Stilpon, un Anaxagore, un Eſchyle perſécutés, & tant d'autres faits que je pourrois accumuler ici, prouvent nonſeulement l'intolérance religieuſe des Grecs, mais encore le profond mépris des grands génies de l'antiquité pour tous les faux Dieux, objets du culte inſenſé du vulgaire.



HYMNE

HYMNE
AU SOLEIL.



HYMNE AU SOLEIL.

CHANT PREMIER.

CHEF-D'ŒUVRE magnifique de la main toute-puissante des Dieux immortels ; astre sublime & toujours nouveau pour mes yeux enchantés ; du sommet de ce mont audacieux qui éleve jusqu'aux nues sa tête altiere, & que frappe l'éclat de tes rayons

étincelans, Soleil, à l'aſpect de tes premiers feux, je te ſalue avec raviſſement, & te conſacre ce foible hommage.

Divin Apollon, tu te ſouviens du jour où je t'immolai ſous ce hêtre une géniſſe blanche pour la lyre d'or, cette lyre harmonieuſe & brillante, dont ta main me fit préſent. Dieu des vers, je promis alors de compoſer un Hymne à ta gloire. J'en pris l'Olympe & les ondes du Styx à témoin. Je plantai deux lauriers près de ce rocher eſcarpé qu'une caſcade éternelle arroſe d'une pluie argentée. Je ſuſpendis mon haut-

bois aux branches de ce chêne antique, atteſtant les cieux que je n'en tirerois aucun ſon juſqu'au jour fortuné où je viendrois à ton temple t'offrir ſolemnellement le tribut de mes Chants.

Depuis ce ſerment, douze hivers ſe ſont écoulés ; douze fois les arbres ſe ſont couronnés de verdure & de fruits, ſans que ce vœu ſi ſaint ait été accompli. Le dirai-je, j'ai langui trop long-temps dans une indigne oiſiveté. Dieu de Délos, & vous qui m'avez comblé de vos immortelles faveurs, Déeſſes de l'Hélicon, me par-

donnerez-vous l'oubli de mon ſerment.

J'ai célébré ſeulement les fêtes bruyantes & inſenſées des Corybantes inſtituteurs de Jupiter. J'ai repréſenté l'ivreſſe pétulante & les fureurs des Prêtreſſes du vainqueur de l'Inde, les Bacchantes effrénées, la tête échevelée, l'œil ardent, égaré, la bouche écumante & toute en feu, le thyrſe en main, frappant du pied la terre, ſe heurtant avec violence, courant çà & là dans les bois, ſur les rochers & les montagnes, dont les concavités retentiſſent de leurs cris ſauvages, & animant leurs

orgies turbulentes par le ſon des cymbales & par des hurlemens affreux.

Orphée, ô douleur toujours renaiſſante ! le fils du grand Apollon qui, par les accords raviſſans de ſon luth, pénétra juſqu'au Ténare, qui ſuſpendoit par la magie de ſes ſons le rapide cours des fleuves, qui attendriſſoit les lions & les chênes du Rhodope; Orphée, que la perte d'Eurydice rend inſenſible, devient la victime de la haine jalouſe de ces Bacchantes cruelles. Irritées de ſa triſteſſe profonde, & ſemblables à des tigreſſes en furie qui roulent en

grondant leur prunelle embrasée, elles s'élancent en foule sur lui, déchirent ses membres palpitans, & jettent sa tête sanglante dans l'Hebre épouvanté. Elle flotte, hélas! au gré des vagues émues; mais sa langue, que le froid de la mort commence à glacer, gémit encore le long du fleuve; & jusqu'au dernier soupir on entendit sa voix mourante redire: Eurydice! ah, ma chere Eurydice! & les échos plaintifs répéter, Eurydice.

J'ai aussi chanté sur la flûte de Pan, l'aimable saison des fleurs, & les charmes du Printemps; le bonheur inaltérable

des paiſibles hameaux ; la vie tranquille & innocente des ſimples Bergers aſſis ſur les rives du Pénée, ou cueillans des fleurs ſur les bords heureux d'Aréthuſe. J'ai peint encore les Dieux de la mer, Triton ſonnant de ſa trompe recourbée ſur la plaine liquide, & jouant avec les Néréides au ſein orageux d'Amphitrite.

D'autres fois j'ai crayonné d'un pinceau ruſtique le vieux compagnon de Bacchus, Silene, couronné d'une guirlande de pampre verd, entrelaſſé de chevre-feuille, de roſes & de myrthe fleuri, entouré d'un eſſaim

folâtre de Faunes & de Satyres amoureux des bois ſolitaires & de la fraîcheur des grottes & des bocages; tantôt couché ſur un lit de mouſſe & de feuillage verdoyant au fond d'un boſquet touffu, buvant dans des coupes ornées de lierre un vin pétillant & délicieux, le ſavourant avec volupté, & preſſant avidement ſes levres pour recueillir la ſeve & le parfum de cette liqueur enivrante; tantôt bégayant avec peine quelques chanſons amoureuſes, & danſant d'un pas peſant & mal aſſuré, au ſon des fifres, au bord des fontaines ſacrées de l'Arcadie, à l'ombre de ſes antiques forêts.

Impatient de former des ſons plus hardis & plus dignes du Dieu puiſſant qui embraſoit mon ame, j'ai monté ma lyre ſur un ton plus mâle, & j'ai chanté avec gloire celui qui d'un ſeul mouvement de ſon noir ſourcil, ébranle l'Olympe & les Enfers, le grand Jupiter lançant d'une main enflammée ſon tonnerre ſur les Titans, ces Fils impies de la terre, & les écraſant ſous la chûte de ces monts qu'ils avoient follement entaſſés pour aſſiéger juſques ſur ſon trône le pere des Dieux & des hommes.

J'ai chanté le triomphe des Lapithes, vainqueurs des Cen-

taures ; le trépas des noirs Cyclopes foudroyés par Apollon dans les cavernes de l'Etna ; l'héroïſme & la valeur des fiers Nourriçons de Mars , les déſolations de la guerre & les horreurs des combats.

Je ne t'ai pas oublié, vaillant Ajax, ni toi, infatigable Hercule qui purgeas l'Univers des brigands & des monſtres qui le ſouilloient. Je t'ai peint ici étouffant dans tes bras nerveux le Géant Anthée; là, d'un ſeul coup de ta maſſue énorme aſſommant l'effroyable Dragon qui gardoit les pommes d'or du jardin des Heſpérides ; auſſi grand enfin,

aussi intrépide sur le mont Oëta au milieu des flammes, que lorsque, victorieux des sept têtes horribles de l'Hydre de Lerne, tu teignois tes fleches de ce sang envenimé. Superbe ennemi de Troye, toi qui répandis des larmes si ameres sur le tombeau de Patrocle, j'ai chanté tes nobles exploits & tes fougueux emportemens; je t'ai peint pressant de l'aiguillon tes coursiers couverts de sang & d'écume, & traînant rapidement autour d'Ilion, à travers d'épais tourbillons de poussiere, le corps déchiré du malheureux Hector.

Enfin, j'ai décrit le sombre

Empire des Morts, & ces régions ténébreuſes & déſolées où, ſemblables à ces feuilles qui dans l'automne ſe détachent en foule des arbres dépouillés & voltigent en l'air, les pâles Ombres & les Mânes plaintifs ne ceſſent d'errer & de gémir, ſans eſpoir de repaſſer l'avare Achéron. O jour! ô lumiere raviſſante! ces Ombres infortunées ne te reverront jamais! Spectacle enchanteur des cieux, beautés renaiſſantes de la Nature, qui parez le printemps, jamais elles ne vous contempleront: hélas! tout eſt fini, les Cieux n'exiſtent plus, & l'Univers entier eſt anéanti pour elles.

En vain elles cherchent à franchir les enfers, par-tout elles trouvent le Styx qui leur oppose neuf fois ses ondes brûlantes qu'il roule en cercle autour d'elles. Par-tout l'impitoyable Cerbere leur présente ses trois gueules aboyantes, d'où partent sans cesse des torrens de feux & de fumée. L'inexorable Destin les enchaîne dans l'éternelle nuit avec les misérables Danaïdes, & les replonge au fond du Tartare où le Phlégéton redouble à tout moment leur désespoir & leur épouvante, par les mugissemens profonds de ses effroyables ondes.

Maintenant les cent voix de la Renommée font entendre d'un pôle à l'autre les ſons mélodieux de ma lyre ; le cours précipité des ſiécles ne fera qu'accroître la célébrité de mon nom. Je ne mourrai donc pas tout entier : plus durables que les Empires & les magnifiques palais des Rois, mes Chants vivront toujours ; l'Univers entier les répete, & en admire l'harmonie & la beauté.

O mon eſprit ! ſi jamais tu fus animé d'un ſaint délire ; ſi jamais tu te ſentis embraſé d'un enthouſiaſme bouillant, d'une ivreſſe divine ; ſi les ſuprêmes Intelligences

Intelligences t'ont jamais révélé leurs ſecrets merveilleux, parle aujourd'hui leur langage immortel ; ſuis hardiment la route qu'elles te tracent, ſans être intimidé par le ſort tragique de Phaéton qui, de la ſource des éclairs, tomba dans les flots de l'Eridan.

Vole aux régions du tonnerre : entraîné par le ſublime amour de la gloire, élance-toi vers la voûte étincelante des cieux ; pénetre juſqu'au palais vermeil de l'Aurore ; éleve-toi ſur les aîles rapides de la brillante Poéſie au-deſſus de la ſphere limitée des foibles mor-

tels, & peins en traits de flamme le Dieu du jour.

Que les éclats de ma voix dominent aujourd'hui ſur les flots de l'Océan frappé du trident de Neptune. O Nature ! ô Terre ! écoutez, ne troublez pas mes concerts. Et vous, Divinités des bois, faites ſilence, ou plutôt uniſſez vos ſons enchanteurs aux accords de ma lyre, & ſecondez l'harmonie de mes Chants.

Grand Jupiter qui régnes ſur les nuages, laiſſe repoſer ton bruyant tonnerre ; aſſez il a grondé dans les airs, aſſez il a effrayé la terre : ne ſillonne pas de tes foudres brûlans l'azur de

ce beau ciel. Laiſſe-moi jouir de la ſérénité de ce jour charmant. Et toi, Dieu des Autans & des Tempêtes, ne trouble point de ton ſouffle déſolant ce calme délicieux qui régne dans la nature. Apollon te défend d'interrompre, par tes mugiſſemens, les élancemens ſacrés de mon ame.

Soutenez plutôt, Dieux puiſſans, ſoutenez cette ardeur qui m'embraſe, cette fureur impétueuſe qui me ravit hors de moi; excitez mon audace, redoublez ce délire vainqueur qui m'agite. Mon cœur s'enflamme, ... ma vue s'égare, ... je fré-

mis d'horreur. O Dieux ! quelle Puiſſance me ſecoue violemment, m'ébranle tout entier ? Un tourbillon de feux & d'éclairs m'enleve dans les airs : que tout l'Univers m'écoute. Lance ſur moi tes flammes, Dieu de la lumiere, c'eſt toi que je chante.

Téméraire ! comment oſé-je m'élever juſqu'à lui ? Il confond déja mes timides idées. Ebloui de l'éclat de ſes premiers rayons, je ne le contemple qu'avec un regard reſpectueux ; je ne l'admire qu'avec une frayeur religieuſe. Aſtre brillant, je ne vois que toi ſeul dans l'Univers, tu le remplis de ton immenſe ſplen-

deur. C'eſt ta chaleur féconde qui a fait ſortir la terre du ſein dú chaos ; ſes extrémités ne fixent point ta courſe, elle n'eſt pas aſſez vaſte pour tes rayons.

Que je franchiſſe les mers orageuſes avec la rapidité de l'oiſeau de Jupiter ; plus prompt que l'Aquilon, que je me tranſporte dans les climats les plus lointains, ſur des plages arides & inhabitées ; que je vole des portes de l'Occident à celles de l'Aurore, des ſables brûlans du Midi aux rives glacées du Septentrion ; que je pénetre juſqu'aux dernieres limites du Monde, tu m'as précédé par-tout, &

tu m'attends & m'éclaires à la fois dans toutes les parties de l'Univers.

Sublime image des Dieux, comme eux tu vois, tu connois tous les peuples & toutes les contrées de la terre. Pylos, où régna le vieux Neſtor, toujours avide de raconter les glorieux exploits de ſa vie ; & la Colchide ſi renommée par l'expédition des braves Argonautes, intrépides Héros qui, pour conquérir la toiſon d'or, oſerent les premiers braver Neptune en courroux, & s'élancer au milieu des vaſtes abymes des mers ſur un frêle vaiſſeau. Tu vois d'un

même regard Athenes & Lacédémone, Corinthe & Mithylene, & l'orgueilleuſe Tyr, & la ſuperbe Babylone, & Thebes à cent portes, & les cent Villes de Crete, & les côteaux fortunés d'Amathonte, & les Bois de myrthes de Paphos. Tu nous vois tous du haut des airs, ainſi que les ſouverains arbitres de nos deſtinées. Que dis-je, Aſtre incomparable, me trompé-je.... Oh! ſi j'étois dans l'erreur... ſi tu étois toi-même le premier & le plus grand des Dieux.... Parle, & ſoudain je me proſterne devant toi, & je t'adore.

Inſenſé! qu'ai-je dit? J'en-

tends ſa voix , je l'entends ; elle frappe tous mes ſens : il me crie dans ſon langage qu'il n'eſt point un Dieu . . . Tu n'es pas un Dieu , ô Pere du jour ! Tu es donc le plus ſuperbe ouvrage des Dieux ? Jamais ils n'ont créé rien de plus beau , rien de plus digne des louanges des mortels.

Tu le contemples cet Aſtre éclatant, & tu frémis , fier Monarque des airs , oiſeau ſuperbe, dont le vol hardi eſt auſſi prompt que l'aîle des Autans & les fleches de Jupiter ; toi qui , dans l'excès de ton orgueil, regardes avec dédain l'homme même ,

tu le contemples avec étonnement, & pour le considérer de plus près, tu t'élances du fond des vallons sur les rochers du mont Pélion. Je te vois porter sur tes aîles rapides tes jeunes aiglons, les agiter avec violence, & les balancer long-temps dans le vague des airs : tu les présentes au Soleil; est-ce donc pour éprouver s'ils sont dignes de toi ? ou plutôt n'est-ce pas pour leur apprendre que cet Astre magnifique est le seul objet qui mérite d'arrêter leurs regards audacieux ?

Tel qu'un fleuve profond & majestueux, dont les eaux cou-

lent toujours avec la même abondance, ou tel qu'un volcan intariſſable qui ne ceſſe de faire jaillir de ſon ſein des ſources de feu, & de vomir des torrens de flammes; abyme infini de lumiere, tu la répands, tu la prodigues depuis la naiſſance des ſiécles ſans jamais l'épuiſer.

Tu ne te conſumes pas toi-même, tu ne vieillis pas comme tout ce qui reſpire; tu ne tombes pas inſenſiblement en pouſſiere comme le corps fragile de l'homme. Mille fois tu as vu la terre ſe renouveller, ſes habitans changer de maîtres, de loix,

de mœurs & de langage : tu as vu mille fois les Nations ſe diviſer & ſe détruire ; des Cités ſuperbes & opulentes ſortir du ſein des déſerts, & s'y enſevelir ; des Empires ſe former, s'agrandir, devenir formidables, décroître & s'éteindre, ou renaître pour périr encore ; les Rois ſe combattre, ſe détrôner les uns les autres ; les Peuples, tantôt foibles ruiſſeaux, tantôt fleuves débordés, inonder, ravager la ſurface de la terre ; tous enfin, Peuples & Rois, après un peu de bruit, tomber & diſparoître dans l'abyme du temps toujours ouvert pour les engloutir.

Tu n'éclaires donc plus que les restes de ces antiques Empires & les débris de leurs vaines grandeurs. Le Monde entier n'est plus à tes regards qu'un vaste tombeau, où les cendres de ces générations innombrables de Peuples & de Souverains sont entassées & confondues, sans que la main qui les remue puisse distinguer ce qui a été, ni en retrouver aucun vestige. Tandis que toi seul, ô Soleil ! ô flambeau de l'Univers ! toi seul, témoin de ces grands spectacles, & immuable au milieu de toutes ces révolutions, existes par toi-même. Tu poursuis ta carriere & triom-

phes au plus haut des cieux des outrages du temps. Ce temps, toujours enchaîné à ton char, ne peut étendre ſur toi ſes ravages. Tu parcours depuis le commencement l'immenſe étendue des airs avec la même rapidité, & tu roules ton globe reſplendiſſant au milieu du torrent des âges, ſans qu'ils puiſſent ni t'affoiblir, ni t'arrêter.

Ton éclat, au contraire, ſemble renaître & croître avec une nouvelle vigueur. La fin de ta courſe paroît plus brillante encore que ſon commencement. Ton char, en ſe plongeant dans l'onde, laiſſe après lui dans les

nues de longues traces de lumiere qui ſe prolongent juſqu'au regne des ténebres A ton coucher le ciel ſe nuance de mille traits de pourpre, d'or, d'azur & d'argent ; tu n'abandonnes l'horiſon qu'après l'avoir inondé d'un déluge de feux que tu vas prodiguer à d'autres Mondes ; & la ſource de tes rayons qui enfantent le jour, & vivifient les aſtres de la nuit, ne tarit jamais.

Marais fangeux, lacs impurs, repaires de mille horribles reptiles, images des cœurs infectés du venin des paſſions, vous ne les ſouillez point par vos

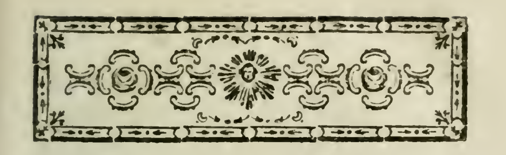
exhalaiſons, ces rayons ſi purs: s'ils vous éclairent, c'eſt ſans ſe corrompre, & ſans rien perdre de leur éclatante beauté.

Ornement ſacré des cieux, je te ſalue encore; reçois juſqu'à la fin des jours & des temps les hommages multipliés des êtres ſans nombre qui peuplent l'étendue de l'Univers. Brille pendant l'eſpace infini des ſiécles avec la même ſplendeur; éclaire éternellement la terre, la mer & les cieux, & ne rentre jamais dans les gouffres du chaos.

Aſtre merveilleux, ame du Monde, ſois immortel comme les Dieux. Tu es leur céleſte

image ; leur eſſence & leur gloire ſe peignent en caracteres de feu dans l'éclat de ton globle éblouiſſant. Chacun de tes rayons eſt une preuve victorieuſe de l'exiſtence de la Divinité, une vive étincelle de ſa ſuprême grandeur, & le triomphe continuel de ſa puiſſance. Sans toi les mortels auroient toujours ignoré qu'il y eût des Dieux.

Honneurs pleins de magnificence, louanges ſublimes, hommages profonds de tous les eſprits & de tous les cœurs, ſoient à jamais rendus aux grands Dieux créateurs du Soleil.



HYMNE
AU SOLEIL.

CHANT SECOND.

QUAND le Génie puissant de l'Univers voulut donner la naissance à tout ce qui existe; quand il brisa de sa main souveraine les voûtes immenses du chaos & de la nuit, & que le jour eut percé de ses rayons ces cavernes profondes où cent chaînes de fer le tenoient cap-

tif ; Soleil , quand tu te montras pour la premiere fois dans les pleines des cieux , brillant de toute ta ſplendeur, les Dieux eux-mêmes, les Dieux étonnés & ravis de ta beauté , ſortirent en foule de l'Olympe pour te contempler. Pluton & Proſerpine abandonnent les ſombres bords de l'Achéron pour te voir. Neptune s'éleve des noirs abymes de l'onde , monte précipitamment ſur ſon char, &, ſuivi de tous les Dieux de la mer, & des monſtres innombrables qu'elle nourrit dans ſes entrailles, vient du fond de ſes gouffres t'admirer , avec le ciel & la terre.

A peine, ô Soleil ! l'Aurore étincelante ouvre les portes enflammées de l'Orient, que, tel qu'un ſuperbe conquérant, impatient de ſe ſignaler par de nouveaux triomphes, tu détaches ton cercle éclatant de la voûte céleſte, tu pars ſoudain & t'éleves avec magnificence ſur le Monde entier, tu déploies avec pompe tes feux ardens & les lances rapidement dans les vaſtes champs de l'air pour éclairer au même inſtant toutes les parties du globe. Déja tout s'embraſe ; les étoiles pâliſſent & s'effacent ; la nuit épouvantée s'envole ; pourſuivie par l'éclat du jour, elle ſe précipite

dans les abymes de l'Océan, & enveloppe dans ses sombres voiles le Dieu du sommeil & du silence. Les songes légers fuient devant son char de rubis & de diamans, & s'écoulent au sein des ombres.

Tu dores le sommet sourcilleux des hautes montagnes, & la cime majestueuse des pins & des chênes altiers voisins de la foudre. Tu luis dans les vallées les plus profondes. Frappé de ta vive splendeur, tout l'Univers se réveille ; mille oiseaux voltigent sur les rameaux des tendres arbustes dont ils secouent la rosée, & se réunissent

en essaim pour célébrer ton éclat dans leurs chants mélodieux.

Au bruit de ces concerts charmans, le Roi de la Nature, l'homme, éleve son front auguste, ce front impérieux fait pour contempler les cieux & commander à tous les êtres. Il s'éveille dans l'allégresse, & sort de sa couche pour admirer ton lever brillant & jouir de tes bienfaits.

Ainsi le tonnerre, dont les coups redoublés secouoient pendant la nuit les fondemens de la terre; ces foudres épouvantables qu'on entendoit la veille, tantôt parcourir en longs mu-

gissemens cette vaste chaîne de montagnes, tantôt retentir en rapides éclats dans ces sombres vallons qu'elles environnent, ne grondent plus dans les airs. Jamais le ciel ne fut si serein, & jamais la nature ne parut plus belle.

Ah! qu'il est doux, au matin d'un beau jour, de cueillir dans ces prairies ces fleurs que le Soleil y fait naître! Qu'il est doux de respirer cet air embaumé des parfums les plus purs, & de jetter les yeux sur ce tapis dont le verd tendre & naissant réjouit la vue. Paisible ruisseau, je vais suivre le cours de

ton onde tranquille qui ſerpente & coule mollement le long de ces plaines riantes, ſur leſquelles tu répands la fraîcheur & la fécondité. Promenades délicieuſes, dans quel calme flatteur vous me jettez !

Ici, penché ſur ce baſſin limpide, je contemple les jeux des jeunes habitans de l'onde. Excités par la chaleur de l'air, ils nagent, plongent, ſe croiſent à l'envi, & gliſſent cent fois les uns ſur les autres, ſans altérer jamais la pureté de ſes eaux. Là j'entends avec tranſport une foule d'oiſeaux qui chantent le retour du Printemps ſur les

branches de ce peuplier ſolitaire qui ombrage ces bords heureux. Le roſſignol jaloux enfle ſon goſier ſi flexible, & fait entendre l'harmonie de ſes roulemens. Ses rivaux confondus ſe taiſent ; ils ſemblent ſuſpendre leurs chants pour écouter en ſilence les accens mélodieux du Dieu de la muſique champêtre, & ſes ſons variés, prolongés & cadencés avec tant d'éclat.

Habitans enchanteurs de ces aimables lieux, qui charmez par vos concerts les ames pures, & adouciſſez les peines de cette vie paſſagere, hélas ! vos chants, vos

vos plaiſirs vont bientôt finir. Déja l'Oiſeleur impitoyable s'avance d'un pas lent, & parcourt d'un œil furtif ce buiſſon épineux, ces branches hoſpitalieres qui, dans l'épaiſſeur de leur feuillage, ſembloient vous offrir un aſyle impénétrable. Inſenſible à vos alarmes, il gliſſe déja ſes doigts inhumains dans votre nid, &, raviſſant d'une main meurtriere cette famille naiſſante, ces petits, foibles & tremblans, qu'à peine un léger duvet commence à couvrir, emporte malgré vos cris plaintifs le fruit de vos tendres amours.

Ainſi les cieux, témoins de

votre bonheur, les ſombres forêts, le rivage fortuné, qui réſonnent maintenant de ſons ſi doux, bientôt, hélas! n'apprendront que vos malheurs; écho, que vous entretenez nuit & jour, n'entendra bientôt que vos cris lamentables, & ne redira plus aux montagnes que vos gémiſſemens & vos douleurs.

L'hameçon perfide a déja percé le ſein de l'onde. Docile à la main qui le guide, il circule lentement à travers des flots de cryſtal: Fuyez, poiſſons infortunés, fuyez! Aveugles, vous pourſuivez à l'envi cet appât trompeur, vous vous le

diſputez : il a déja diſparu, & déja je vous vois ſuivre, en vous débattant, la main du pêcheur avide qui vous tire avec tranſport ſur le rivage, & vous contemple palpitant au bout de ſa ligne tremblante qu'il tient ſuſpendue en l'air. Il vous enleve de cette onde nourriciere où vous êtes nés, & que vous ne reverrez jamais.

Hôtes de nos bocages, & vous, peuples de l'onde, le plus redoutable ennemi que vous ayez dans toute la nature, eſt donc l'homme ; il n'eſt donc point d'élément qui vous mette à l'abri de ſes piéges & de ſa

cruauté. Le barbare ! Eh ! s'il veut verſer du ſang, s'il en eſt ſi prodigue & ſi inſatiable, s'il ne veut exercer dans l'Univers d'autre empire que celui de la mort, qu'il aille dans les déſerts, au fond des plus épaiſſes forêts, qu'il s'enfonce dans les rochers caverneux, & qu'il tire de leurs antres profonds, de leurs repaires effrayans, les ſerpens, les léopards, les ours, & les divers monſtres qui ſont ſes ſeuls ennemis. Là, qu'il combatte ces reptiles impurs, ces terribles animaux, moins féroces peut-être & moins ſanguinaires que lui : qu'il les égorge ; qu'il arroſe la terre de leur ſang ;

qu'il ſe repaiſſe à ſon gré de ce ſang venimeux, & qu'il laiſſe du moins les timides habitans de l'air & des eaux, tranquilles dans les divers élémens que la Nature ne leur a aſſignés que pour les dérober à ſes fureurs.

Mais qu'entends-je? quels cris lugubres, quels accens douloureux viennent répandre dans mon ame émue la terreur & la pitié! Le clairon de la guerre a retenti; la terre s'ébranle, elle eſt tout en feu; ce n'eſt plus qu'un champ de bataille & de carnage. Quel ſpectacle d'horreur! Je vois par-tout les hommes en fureur, excités par

la cruelle Néméſis, s'armer contre des hommes. Le fer étincele, & des fleuves de ſang coulent d'une extrémité de l'Univers à l'autre.

O hommes forcenés! quelle fievre ardente vous agite? quel monſtre infernal s'empare de vous? quelle implacable Euménide arrache de ſa tête ces effroyables ſerpens dont la langue diſtille le venin, & darde de longs traits de feu! Pour les irriter encore, elle les ſecoue dans ſa main, & les lance dans vos cœurs. Malheureux, arrêtez; ouvrez donc les yeux que l'ivreſſe de la haine & le ban-

deau de la vengeance ont aveuglés. Voyez, & frémiſſez. Ces hommes que vous voulez immoler, & dont vous brûlez de répandre le ſang, ces hommes ſont vos freres. Inſenſés ! n'êtes-vous donc ſur la terre que pour vous détruire, & n'exiſtez-vous que pour vous poignarder ? La vie que les Dieux ſuprêmes vous ont donnée, cette vie eſt-elle trop longue ? ou craignez-vous que le ciſeau des Parques ne tombe de leurs mains homicides, & ne coupe trop tard le fil de vos jours ?

Sacrilege faim des richeſſes, voilà tes attentats ! C'eſt toi,

fatale ambition, ah ! c'eſt toi qui diviſes ainſi les miſérables mortels, qui ſouffles dans leur ame le feu de la guerre, qui les agites & les tourmentes comme s'ils tournoient ſous le fouet vengeur des Furies.

O toi, qui jadis reculas d'épouvante, & te couvris de profondes ténebres pour ne pas voir l'exécrable feſtin de Thieſte & d'Atrée ! Soleil, refuſe ton flambeau à tant d'horreurs ; n'éclaire que des Rois humains & généreux, aſſez inſtruits pour ſentir que leur intérêt commun eſt de s'aimer, aſſez religieux pour regarder la guerre comme le ſigne

le plus terrible de la colere des Dieux, & le fléau le plus funeſte qui puiſſe déſoler la terre. Non, la guerre n'appartient qu'aux tigres & aux lions. Malheur au mortel impie qui, poſſédé de la ſoif ſanguinaire des conquêtes, ouvrira les portes du temple de la guerre, réveillera la diſcorde aſſoupie au milieu des ſerpens qui l'environnent, allumera ſon flambeau, & criera, aux armes !

Les vrais Héros égorgent-ils donc les hommes, & mettent-ils leur gloire à ravager l'Univers ? Non. Ceux-là ſeulement ſont protégés des Dieux, &

précieux à la poſtérité, qui vraiment peres de leurs Sujets, n'aſpirent à d'autre grandeur qu'à celle de les éclairer & de les rendre heureux.

O qu'un Monarque pacifique & ſans faſte eſt au-deſſus de ces conquérans uſurpateurs, dont les lauriers, toujours dégouttant de ſang, atteſtent la cruauté barbare! Autant on chérit l'Empire, & les jours d'un ſi bon Prince, autant on abhorre l'ambition & la folie atroce d'un triomphateur inhumain, qui du haut de ſon char ne commande que le meurtre & ne reſpire que le carnage. Aimable paix,

enchaîne, pour la félicité des peuples, les cœurs de tous les Souverains du monde; & que le Dieu de la guerre n'éteigne jamais l'encens qu'ils brûleront ſur tes Autels.

Les Rois ne ſont ſur la terre que pour honorer les Dieux, & faire le bonheur des humains. Ils ne ſont plus les fils du grand Jupiter, dès qu'ils ceſſent de le repréſenter par leurs bienfaits. Aimer nos ſemblables, leur faire du bien, voilà l'éternel devoir, & des hommes & des Rois. Ah! qu'un tel devoir eſt doux! qu'il eſt conſolant, & que le deſir d'une célébrité ſi eſtima-

ble eſt digne d'un grand cœur ! Plus durable mille fois que le marbre & l'airain, cette gloire eſt la ſeule qui puiſſe flatter une ame ſublime remplie de la crainte des Dieux.

Mais toi, que les ſons meurtriers de la trompête guerriere glacent de frayeur ; toi qui préferes une ſimple couronne de lierre aux lauriers ſanglans de Bellone & de Mars, reprends, ô ma Muſe ! tes chalumeaux champêtres, & prépare toi à moduler de nouveaux airs à la louange de l'Aſtre éclatant des cieux.



HYMNE
AU SOLEIL.

CHANT TROISIÉME.

L'HIVER s'eſt enfin retiré dans ſes grottes profondes. Les vents impétueux ne mugiſſent plus, & ſont enchaînés dans leurs antres ſouterrains. Les Aquilons ne déſolent plus les campagnes, & ne ſoufflent plus avec violence dans les airs obſcurcis des flocons de neige & de

glace. Les triſtes Hyades n'épanchent plus dans les vergers de Pomone leur urne intariſſable.

Tout renaît ; déja les fontaines ont repris leur cours paiſible, les pluies orageuſes n'en corrompent plus la pureté. Déja les fleurs percent la terre ; leurs boutons s'élevent ſur leurs tendres tiges ; ils groſſiſſent & entr'ouvrent leur calice odorant. Les arbres dépouillés de leurs feuilles jauniſſantes, ſe parent d'une verdure nouvelle ; leurs branches épaiſſes commencent à préſenter aux voyageurs de l'ombre & du frais.

Les troupeaux bondiſſent ſur

l'herbe naiſſante ; les Bergers, qui s'attroupoient derriere un rocher pour faire brûler un tronc antique, afin de ranimer leurs ſens engourdis par le froid, folâtrent maintenant dans les plaines, & préparent leurs concerts champêtres. O Soleil ! c'eſt ta vue qui les enchante & leur inſpire les plus doux ſentimens ; c'eſt elle qui fait briller dans leurs yeux la candeur & la joie naïve de leur ame.

Diſparoiſſez devant le flambeau des cieux, ſombres brouillards, vapeurs ſiniſtres, noirs frimats qui plongez l'Univers dans un léthargique ſilence ;

qu'un ſeul de ſes rayons vous faſſe évanouir.

Tes regards, Aſtre magnifique, tes regards vainqueurs chaſſent les nuages. Tu t'éleves rapidement du gouffre des ondes en gerbe de feu ; tu fends les airs & déchires dans ta courſe lumineuſe ces voiles ténébreux qui couvrent toute la terre. O prodige ! tu la fais ſortir de ſon deuil, & l'arraches du ſommeil lugubre où elle eſt enſevelie : elle ſourit à ton aſpect ; elle treſſaille & renaît cent fois dans l'ardeur de tes embraſſemens ; tu la rajeunis, & l'embellis de toutes les graces du printemps ;

tu

tu la fécondes, & répands dans ſon ſein l'eſprit des fleurs & le germe des fruits : tes feux vivifians pénetrent juſques dans ſes entrailles ; ils y forment l'or le plus pur, & ces pierreries où brillent tes flammes étincelantes, & ces ſuperbes diamans qui relevent la majeſté du front des Rois.

Je t'entends invoquer cet Aſtre bienfaiſant, heureux vieillard, toi qu'une vie de près d'un ſiécle, une vie auſſi pure que les plus clairs ruiſſeaux, rend vénérable à tous les mortels : je t'entends ; tu l'invoques, & le bénis avec tranſport, quand, ſur la fin d'un

beau jour, tu reviens à pas tardifs des champs éloignés, long-temps cultivés par tes mains, ſuivant, avec des yeux attendris, les enfans de tes fils.

Les uns, chargés des tréſors de Pomone, te prennent les mains en ſouriant, & les rempliſſent de fruits ; ils te montrent du doigt un nid d'oiſeau qu'ils ont découvert dans ce buiſſon épais, & que, pour les contenter, tu feins de voir d'un air ſatisfait. Les autres conduiſent devant toi tes nombreux troupeaux qui deſcendent en bêlant de cette colline verdoyante ; ils t'invitent à careſſer

leur chien courageux qui vient de ſauver leur mouton le plus beau, en l'arrachant avec ardeur d'entre les dents meurtrieres d'un loup affamé.

Ceux-ci comptent de l'œil de jeunes agneaux, & ſe réjouiſſent de les ramener au bercail, ſans en avoir égaré un ſeul; ceux-là, montés ſur un âne qu'ils preſſent inutilement, & dont l'aiguillon ne peut accélérer la marche paiſible, eſſayent les chalumeaux qu'ils ont taillés eux-mêmes, & chantent des airs ruſtiques qu'ils ſe plaiſent à faire redire cent fois aux échos des vallons.

Dieux immortels, vous récompenſez ainſi la ſimple vertu ! Les ombres fortunées des Champs Elyſées ne jouiſſent pas d'une félicité plus pure, ni de délices plus parfaites. O reſpectable vieillard ! tu as vu déja quatre-vingt-dix moiſſons, & ta vie a été un printemps continuel. La ſource du bonheur eſt dans ton cœur, & ce bonheur eſt le prix de l'innocence.

Héros de l'humanité, tu approches enfin de ta cabane que tu voyois fumer de loin à travers ces tilleuls & ces figuiers qui en dérobent une partie aux yeux. Là, un repas frugal t'at-

tend : va t'aſſeoir au milieu de ta famille, & partager avec elle ce pain frais, ces fruits, ce lait que des mains pures ont préparé : va renouveller tes forces dans les bras d'un ſommeil tranquille, & ranimer cette vigueur que ni les glaces de l'âge, ni le bras d'airain de la peſante vieilleſſe n'ont pu énerver. Déja tes paupieres ſe ferment, tes mains tombent de laſſitude, ta tête chancele & s'appeſantit inſenſiblement ; tu t'endors dans la paix juſqu'à ce que le lever de l'Aſtre du jour te rappelle à tes travaux.

Quels deſirs, quels vœux

peux-tu former ? Tes champs ſont couverts de moiſſons dorées ; tes vignes , couronnées de pampres & de raiſins ; tes arbres , chargés de fruits ; tes troupeaux , nombreux & féconds ; la verdure riante de tes prés , ces fontaines pures qui les arroſent & ne tariſſent jamais , tout favoriſe , tout prévient tes ſouhaits.

Entends le murmure de ce ruiſſeau ; vois-le réfléchir , dans l'azur de ſes flots limpides , l'éclat des aſtres reproduits & multipliés ſur la ſurface tremblante de ſes eaux ; entends le chant de ces roſſignols qui expriment

avec tant de douceur & d'harmonie leurs innocentes amours, ces zéphyrs qui ſoupirent dans les rameaux de ce vieux chêne, & les agitent mollement.

Vois ces légions d'étoiles qu'aucun nuage n'obſcurcit, la Lune qui roule paiſiblement ſon char d'argent dans un ciel pur & brillant : vois comme la douce roſée mouille ces coudriers ; comme elle blanchit ces vaſtes prairies ; comme elle luit de l'éclat des plus vives couleurs, en tombant ſur ce gazon & ſur les fleurs dont cette plaine eſt émaillée ; comme elle ſeme de perles étince-

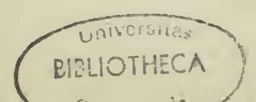
lantes le trefle & le ſerpolet, la marjolaine & l'amaranthe.

Vois ces Faunes qui ſortent de leurs grottes, ces Satyres qui s'élancent du creux de ces vieux érables, autour deſquels le lierre s'éleve en ſerpentant; vois ces Nymphes timides ſe pourſuivre légérement à travers l'épaiſſeur de ces ſombres forêts où elles s'enfoncent & ſe cachent les unes des autres de maniere à être vues; vois-les, ſe tenant par la main, folâtrer ſur le gazon qui plie à peine ſous leurs pas, & danſer enſemble au ſon de la flûte ſous ces peupliers, dont l'ombrage s'étend

au loin. Heureux mortel, tout te promet le lendemain que tu desires ! Les Dieux eux-mêmes se plaisent à combler tes vœux. Déja le crépuscule paroît, & le Soleil va se lever plus éclatant que jamais.

C'est ainsi que dans mes Chants inspirés par la nature, je célébrois à la fois la munificence du grand Astre de l'Univers, & le bonheur de la vie champêtre ; je commençois à peine mon neuviéme lustre, quand tout-à-coup la mort, s'élançant de l'abyme de l'Erebe, m'apparut pâle, hideuse, terrible,

F



& levant ſur moi ſa faux homicide.

Hélas ! au ſein des douleurs, à la vue de la tombe affreuſe, inacceſſible à la douce eſpérance, & preſqu'au moment de fermer pour toujours mes yeux à la lumiere, ce n'étoit point vous qui faiſiez couler mes larmes, chimeres de la fortune, fantômes de gloire & d'orgueil, auſſi vains que les foibles mortels qui courent après vous ; grandeurs décevantes & plus paſſageres que l'ombre, ah ! ce n'étoit ni votre amour, ni l'eſpoir de vous poſſéder un jour,

qui cauſoient mes ſoupirs.

Soleil, qui éclaires le monde de feux ſi brillans & ſi purs; ſpectacle touchant de la campagne, qui m'avez toujours ravis; feuillage naiſſant que j'ai tant aimé; rochers ſourcilleux, qui bravez les tempêtes & les mers mugiſſantes; montagnes caverneuſes, aſyles antiques des filles de la nuit; ſombres forêts qui rempliſſez mon ame mélancolique d'une horreur religieuſe; vaſtes allées où repoſe le Dieu du ſilence; berceau de jaſmins & de roſiers, où j'allois m'aſſeoir un livre à la main; fertiles vallons que

je parcours avec une volupté toujours nouvelle, & qui empruntez de l'Aſtre que je chante, votre éclat le plus doux; objets de mes tendres regrets, hélas! en mourant, mes yeux ne ſe tournoient que vers vous.

Je diſois au Pere de la lumiere : ô toi, que je n'ai jamais contemplé qu'avec un ſaiſiſſement profond, flambeau de l'Univers, aſtre créateur, bientôt je ne te verrai plus : côteau charmant que baigne le Loiret paiſible, Olivet! ſéjour digne des Dieux même, ſi mieux connu de nos Rois, ils euſſent

embellis tes beautés naturelles de quelques - uns de ces grands miracles de l'art prodigués dans leur trifte Palais de Verfailles, ô le plus beau lieu de la terre, dans peu je ne te verrai plus. Solitude aimable, où le Philofophe goûte en paix les fruits de la fageffe, & les plaifirs de la raifon; retraites délicieufes, où fi fouvent l'amitié confola mon cœur, recevez mes adieux.

Et toi, Loire magnifique, qui roules majeftueufement tes ondes bienfaifantes fous un ciel toujours ferein, je n'irai plus fur tes bords enchantés,

oubliant les malheureux humains & les ſoins de cette vie, admirer ces riches tableaux, ces payſages gracieux que le miroir de tes eaux reproduit & perpétue le long de ton cours. Pour la derniere fois, hélas ! j'ai vu ces rives fécondes embaumées au Printemps par les fleurs, & bordées de vignobles heureux, qui rendent au loin l'horiſon plus riant & plus doux.

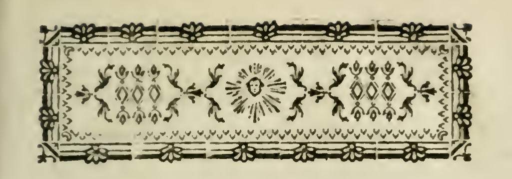
Je le diſois, les yeux baignés de pleurs & reſpirant à peine, lorſqu'un Eſprit conſolateur, (c'étoit un Dieu ſans doute) deſcendant des céleſtes ré-

gions, s'approcha de ma couche funebre, & me fit entendre ces paroles qui ſeront toujours préſentes à ma mémoire.

» Amant de la Nature, me dit-il, ſors des ombres du trépas, leve-toi, marche, vole auprès de cette Source merveilleuſe, qu'un jour Neptune, d'un coup de ſon trident, fit jaillir à gros bouillons des entrailles de la terre, & dont l'onde pure & azurée forma ſoudain ce canal ſuperbe, qui coule entre deux tapis de gazons le long de ce côteau fortuné; là, monte de nou-

veau ta lyre, invoque le Génie protecteur de ces rives fleuries, & chante encore le Soleil & la vertu. „





HYMNE
AU SOLEIL.

CHANT QUATRIÉME.

ARRÊTE, Pere du jour, arrête ton char lumineux au milieu de ta carriere. Tandis que les Bergers, fatigués des cris aigus & bruyans de la cigale, repoſent à l'ombre des frênes auprès de leurs troupeaux endormis ſur l'herbe; tandis que la chaleur frémit ar-

demment dans les airs, & tombe ſur les campagnes arides, ſuſpens ton cours glorieux, & du haut de cette voûte embraſée, où tu triomphes de l'Univers entier, conſidere ta beauté majeſtueuſe. Dans l'impoſſibilité de te peindre, je t'offre à toi-même en ſpectacle.

Contemple-toi, Roi des Cieux, promene tes regards enflammés ſur cette plaine immenſe; parcours toutes les régions, les climats de l'Aurore & ceux du Couchant; parle à la Nature; interroge tous les élémens, & vois s'il eſt des objets qu'on puiſſe te compa-

rer : dis-nous ſi tu as trouvé, ſi tu connois, s'il exiſte quelque choſe de plus admirable & de plus parfait que toi.

Campagnes fécondes, qui formez le vaſte Empire de Cérès, quand le Laboureur actif dirige ſa charrue, & pique de l'aiguillon deux jeunes taureaux nouvellement domptés qui réſiſtent encore au joug, & préſentent fiérement leurs cornes menaçantes ; quand, courbé ſur le ſoc, il le preſſe pour déchirer le ſein de la terre avec plus de profondeur ; quand il enſemence ſes champs ſous une Conſtellation bienfaiſante, quel

Aſtre propice en échauffe les ſillons, & y fait germer ce grain précieux qu'une main généreuſe vient d'y répandre; qui mûrit enfin, qui dore ces moiſſons dont vous vous couvrez tous les ans?

Répondez, brillantes fleurs, répondez : qui vous a donné cet émail, cet éclat raviſſant? qui vous a coloriées? qui vous a nuancées avec tant d'art & de variété? Amour du Soleil & du Printemps, fille des Zéphyrs, aimable reine de nos jardins, Roſe charmante, qui t'a donné cette odeur ſuave qu'on reſpire avec délices?

Et vous, tendres Violettes, qui vous prodigue ce parfum ſi pur que votre ſein exhale ? Et vous, fruits exquis, dites qui vous donne ce goût, cette ſaveur, cette ſubſtance céleſte, qui égale en excellence le nectar & l'ambroiſie, alimens délectables des divins habitans de l'Olympe ? N'eſt-ce pas le Soleil ? Fleurs du Printemps, tréſors de l'Eté, doux fruits de l'Automne, vous êtes tous ſes ouvrages, & les préſens magnifiques dont cet Aſtre vivifiant enrichit la terre.

Coupables mortels, cœurs profanes, ames de boue, &

toujours ſouillées par le crime ; le Soleil vous abhorre ; vos forfaits le font pâlir & reculer d'épouvante : n'élevez jamais vers lui vos regards ſacrileges. Les ennemis du grand Jupiter ne méritent pas de jouir de la vue de ce bel Aſtre, & les impies ne ſont pas dignes de l'admirer.

Voyez cet orage qui ſe prépare avec un bruit affreux aux extrêmités de l'horiſon ; ces tourbillons qui s'élevent au loin dans la plaine, & font voltiger, en tournoyant, un amas de feuilles deſſéchées, de chaume aride, & de pouſſiere ; ces timi-

des oiſeaux qui fuient le danger, & volent d'une aîle incertaine pour découvrir un abri dont l'impétuoſité des vents ſemble les éloigner ; ces enfans qui, tous tremblans, accourent ſous ce noyer, & ſe cachent dans l'épaiſſeur de ce buiſſon ; ce vieillard qui, aſſailli par la pluie & la grêle, s'efforce de hâter ſa marche languiſſante pour gagner ſa chaumiere ; ces Bergeres conſternées qui pouſſent des cris perçans, & ramenent à pas précipités leurs brebis au hameau.

Voyez ces vaſtes torrens tomber avec fracas du haut de ces

monts ſur ces rochers eſcarpés ; & ravager les campagnes ; ces pâles lueurs qui ſillonnent la voûte des cieux ; ces feux paſſagers ſe ſuccéder, ſe détruire rapidement ; ces nuées ſombres s'entre-choquer, ſe déchirer, & remplir toute la terre des éclairs qui jailliſſent de leurs flancs entr'ouverts ; ce nuage horrible qui, au déclin d'un jour brûlant, étend ſes aîles funebres de l'Orient à l'Occident, & que l'Aquilon, en frémiſſant, promene dans les airs épouvantés : impies ! quel terrible ſpectacle pour vous !

Entendez-vous ce tonnerre qui

qui gronde ſourdement entre ces arbres touffus, & qui confond bientôt ſes éclats redoublés avec les ſifflemens aigus de leurs branches agitées? Le ſouffle impétueux des ouragans qui ſe mêle aux mugiſſemens des mers, la voix ſonore des tempêtes qui bouleverſent le ciel & la terre; c'eſt ma voix, dit le Soleil, ce ſont mes cris: le germe des éclairs ſe forme dans mes flancs embraſés; c'eſt moi qui allume le feu de la foudre, & je l'envoie dévorer les lâches ennemis du ciel, venger la vertu, & purger la terre des monſtres exécrables qui mépriſent les

Dieux & blaſphêment leur nom ſacré.

Mais vous qui êtes aimés de ces mêmes Dieux, vous qui les craignez & leur immolez des victimes agréables, jouiſſez de leurs bienfaits ; jouiſſez de l'éclat brillant d'un beau jour, le ciel l'a fait pour vous. La nature n'a produit ce tilleul que pour vous couvrir de ſon ombre flottante, & vous garantir de l'ardeur du midi ; le fruit délicieux de cet arbre ne mûrit que pour vous ; les ondes de ces fontaines ne coulent ſur ce ſable d'or, que pour tempérer votre ſoif, &

rafraîchir l'air que vous respirez.

C'eſt pour le charme de vos yeux que ce vallon immenſe eſt ſemé de mille fleurs ; ces roſes ne s'épanouiſſent que pour vous; ces oiſeaux ne forment des concerts ſi harmonieux que pour vous enchanter ; cette grotte n'a été creuſée dans ces rochers que pour vous offrir un aſyle contre l'orage.

Ce ruiſſeau d'eau vive ne ſerpente dans cette plaine avec tant de lenteur, & ne ſemble remonter vers ſa ſource, que pour plonger votre ame dans de douces rêveries : jouiſſez

du ſpectacle magnifique de ce payſage enchanteur : la nature ne l'embellit que pour vous ; jouiſſez enfin de la clarté des cieux, des rayons du Soleil : il ne brille que pour faire le bonheur de la vertu.

Vous qui êtes ſon image, & qui repréſentez aux yeux des foibles mortels la ſageſſe des Dieux, auguſte Vieillard, qui toujours portez ſur le front la paix & la ſérénité de votre ame, ô mon pere ! que ne puis-je, pour l'honneur de l'humanité, conſacrer à tous les ſiécles le ſouvenir de vos ſublimes ſentimens, & celui de ma tendreſſe ! Hélas !

loin de moi vous achevez votre carriere, vous touchez à votre dix-huitiéme lustre ! O ! quand jouirai-je de vos doux embrassemens ? quand pourrai-je vous serrer dans mes bras, & presser dans mes mains ces mains vénérables qui ont servi la Patrie avec tant de gloire ?

O Soleil ! si mes Chants sont dignes de toi, si je t'ai peint avec des couleurs non vulgaires, exauce ce vœu de la piété filiale ; Dieu de la lumiere, précipite ta course pour hâter l'instant si souhaité où je pourrai revoir encore l'Auteur de mes jours. Oh ! combien je soupire

après ce moment le plus consolant, hélas ! & le plus délicieux de ma vie ! Dieux, veillez du haut de l'Olympe ſur des jours ſi précieux ; prolongez une vie ſi pure & ſi digne de vous ; conſervez-moi un ſi bon Pere ; que je puiſſe le voir encore une fois, épancher encore mon cœur dans le ſien ! Non il n'eſt point ſous le Soleil un mortel plus vertueux, ni une ame plus belle.

Hélas ! ſi les Sages, avec qui je paſſe une vie ſi tranquille, honorent un jour de leurs larmes mon convoi funebre ; ſi ma mémoire leur eſt chere ; ſi,

après avoir rendu à la pouſſiere ma dépouille mortelle, ils gravent ſur ma tombe ces mots touchans : » Il fut bon, généreux, bienfaiſant; toujours ami de la vérité, de la paix & de la vertu, il ne connut l'ingratitude, la haine & l'impiété que pour les combattre, & en inſpirer l'horreur par ſes exemples. » Si les Dieux me donnent de mériter un éloge ſi doux, s'ils me réſervent ſur la terre une gloire ſi pure, ô mes amis! je n'ai plus de deſirs à former, ni d'autre faveur à demander à ces Dieux puiſſans, que de nous réunir dans leur ſein paternel.

Printems de la vie, jeunesse riante, quand les fleurs, dont tu embellis maintenant mon front, se seront flétries ; quand le feu du sentiment & du génie, qui embrase mon ame, se sera éteint sous les glaces de l'âge ; ô Vieillesse inexorable ! quand ta froide main aura sillonné mon visage, & courbé sous ses coups mon corps appesanti ; beaux arbres que j'ai plantés, que mes yeux ont vu croître, quand je viendrai, en m'attendrissant, vous demander, d'une voix presque éteinte, un de vos rameaux pour soutenir mes bras défaillans & ma marche chancelante ; alors, abandonné du monde entier, triste

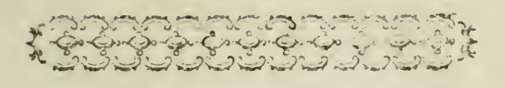
triſte rebut de l'humanité, toute ma reſſource, hélas ! tout mon bonheur ſera de fixer ſur toi mes regards, ſur toi, ô Soleil ! ô tendre conſolateur des vieillards, leur plus doux ſpectacle, & leur dernier ami !

Je viendrai tous les matins, d'un pas tremblant, en louant les Dieux, m'aſſeoir devant toi, & te préſenter mes cheveux blancs ; je viendrai ranimer, à l'éclat de tes feux bienfaiſans, les foibles étincelles de ma vie, & les ſources glacées de mon ſang ; & lorſqu'enfin, au déclin du jour, tombant ſous la faux du trépas, je ſentirai le dernier

ſouffle de ma vie errer ſur ma bouche mourante, & ſe détacher de mes levres décolorées, mes bras s'étendront encore vers toi, & je demanderai aux Dieux de ne rendre le dernier ſoupir, que quand ton dernier rayon diſparoîtra des bords de l'horiſon.



POÉSIES
FUGITIVES.



POÉSIES
FUGITIVES.

MES SOUHAITS.

S'IL m'eût été permis d'élire
Entre les dons brillans des Dieux,
L'argent ni l'or n'auroient pu me séduire ;
La gloire, l'éclat d'un empire
N'euſſent point ébloui mes yeux :
L'eſprit m'eût bien tenté, s'il eût pu me ſuffire :
Mais tant de gens en ont qui ſont ſi malheureux !
Et puis l'eſprit tout ſeul ſouvent n'eſt qu'un délire,
Et le Sage doit choiſir mieux.
J'aurois dit aux Maîtres des Cieux :
Dieux puiſſans par qui tout reſpire,
De vos rares bienfaits, de vos dons précieux ;
Voici les ſeuls que je deſire :
Un cœur ſenſible & généreux ;
Un ami pour me rendre heureux,
Et du bon ſens pour me conduire.

HOMMAGE À LA FONTAINE.

D'ATHENES & de Rome
Que l'on vante les beaux-eſprits,
Et leurs charmans écrits:
Pour moi j'aime bien mieux les Fables du bonhomme;
L'antiquité n'a rien d'un plus haut prix.
Le beau, le vrai, Maître Jean a tout pris,
Tout: ſes crayons au goût, ſes fleurs à la Nature,
Son livre à la raiſon, à Vénus ſa ceinture,
A l'eſprit rien. Chez lui, tout part du cœur;
C'eſt le cœur qui l'inſpire;
Le ſeul génie a fait l'Auteur.
Comme ſes vers naïfs coulent avec douceur!
Son ame ingénue y reſpire!
À l'heureux don de plaire, il joint celui d'inſtruire.
Toujours plus amoureux de ſon ſtyle enchanteur,
Je le relis cent fois, & cent fois je l'admire.
---- Mais, il eſt négligé, peu correct, inégal?
---- Inégal! ah! plutôt diſons original,
Peintre délicieux, Poëte inimitable,
Auteur de tous les temps, génie incomparable,
Sublime enfin ſans art, & parfait ſans travail.

Médite ſes leçons, indocile Jeuneſſe :
De bon ſens, de ſageſſe,
Maître Jean tient école au milieu d'un bercail.
Qui ne l'adore pas, n'eſt pas fait pour le lire.
A combien d'arbres nains, ce Fablier a nui !
Quelles fleurs maintenant, quels fruits peut-on produire ?
La Fontaine a tout dit : que reſte-t-il à dire ?
Malheur à qui vient après lui !

LES FRERES DU TEMS PASSÉ.

Dans la demeure paternelle
Vivoient jadis deux freres & deux ſœurs.
L'amour pur, l'amitié fidelle,
De leurs dons les plus chers combloient ces jeunes cœurs,
Et n'en faiſoient qu'un ſeul. Que c'étoit choſe aimable
De voir ces quatre enfans, à cet âge adorable,
Où le rire joyeux eſt le ſuprême bien,
Ne ſe quitter jamais & s'amuſer d'un rien ;
De les voir bien parés, pere & mere à leur tête ;
Au ſortir de la Meſſe, un jour de bonne fête,
La gaîté dans les yeux, ſe tenant par la main,
S'en aller en ſautant chez leur tante Colette,
Manger du lait, cueillir la violette,

Et faire en folâtrant le plus charmant festin.
O jours délicieux tant regrettés du Sage !
Enfans n'y pensoient pas ; . . pense-t'on à cet âge !
Hélas ! qu'importe, heureux enfin,
Ils s'aimoient bien, c'est tout ; entr'eux point de querelle ;
Le goût d'un seul décidoit tous les goûts ;
En blesser un, c'étoit les blesser tous.
De cette union fraternelle,
Chacun dans le Village admiroit la candeur ;
Dans ses Prônes, le vieux Pasteur,
Souvent la larme à l'œil, la citoit pour modèle.
Souvent même on le vit, malgré le poids des ans ;
Se prêtant avec joie à leurs jeux innocens,
Enchaîner d'un long fil la tremblante Hirondelle ;
Ou danser avec eux sur ses pieds chancelans.
Raison ne fit qu'accroître une amitié si belle,
Et jamais on n'en vit la fin :
Rien n'en troubla l'heureux destin,
Ni l'avarice criminelle,
Ni le dur intérêt ni le mien, ni le tien.
De leur tendresse mutuelle
L'estime devint le soutien,
Et la vertu la rendit éternelle.

LE NOUVEL USAGE
DE LA VIE.

DIEUX ! ſi je n'avois que quinze ans,
Que j'uſerois bien mieux du préſent de la vie !
Pour couler dans la paix des jours dignes d'envie,
Et n'en pas perdre en vain les rapides inſtans,
J'embellirois de fruits la riante jeuneſſe ;
De la ſeve de la ſageſſe,
Je nourrirois les fleurs de mon printems.

Que je mépriſerois dans la ſaiſon ſuivante,
Et nos vaines grandeurs, & cette ſoif brûlante,
Qu'allume en nous l'aveugle ambition!
Le Sage vit de peu ; peu de bien le contente ;
Les maux d'autrui rendroient mon ame bienfaiſante:
Aux paiſibles vertus j'ouvrirois ma maiſon.
On me verroit encore, adorant le génie,
Moduler ces beaux vers, enfans de l'harmonie,
Qui charment à l'envi l'oreille & la raiſon.

Quand un torrent de maux, vers la fin de ma courſe,
Des ruiſſeaux de la vie empoiſonnant la ſource,
Creuſeroit le tombeau ſous mes pas affoiblis,
J'aurois encor le cœur de mes amis.

Oui, la tendre amitié ſoigneroit ma vieilleſſe,
Et m'offriroit ſon bras pour ſoutenir le mien;
Toujours d'un vieux ami le ſort nous intéreſſe:
On ne fuit un vieillard que lorſqu'il n'aime rien.

LA QUERELLE DES DIEUX,

APOLOGUE PHILOSOPHIQUE.

JUPITER, Neptune & Pluton,
Jadis s'aimoient, vivoient en freres;
L'homme ſentoit moins ſes miſeres,
Et tout dans l'Univers en alloit mieux, dit-on.
L'amitié, chez les Dieux, eſt ſans doute éternelle?
Point, c'eſt comme ici-bas. L'amour, l'ambition
allumerent entr'eux une haine cruelle:
Si bien qu'après grande diviſion,
Et pour terminer la querelle,
On en vint au partage. Or pour ſa portion,
Jupin prit le gros lot, des cieux il eut l'empire:
C'étoit l'aîné. Neptune obtint celui des mers,
Et le triſte Pluton deſcendit aux enfers.
Ami Lecteur, vous m'allez dire:
Mais dans ces partages divers,
Que gagna l'homme? Rien; ſon deſtin devint pire;
Ces trois Dieux à l'envi l'accablerent de maux;

Chacun dans ses Etats lui déclara la guerre ;
Jupiter en courroux le frappa du tonnerre ;
Neptune mugissant l'engloutit dans ses flots,
Et Pluton l'enchaîna dans ses brûlans cachots.

LE ROSSIGNOL
ET LES OISEAUX.

HEUREUX qui des Auteurs animant les travaux
Applaudit avec joie aux talens estimables,
Releve sans aigreur les fautes pardonnables ;
Et qui plein d'équité, même envers ses rivaux,
Sçait qu'un trait de génie efface cent défauts !

Dans une plaine riante,
Un Rossignol, au retour du Printems,
Soupiroit jour & nuit ses nouveaux sentimens ;
Et de sa voix ravissante,
Cadençoit les sons brillans.
Les oiseaux l'écoutoient ; quel goût ! quels airs charmans,
Dit le Serin, il m'enchante !
Qui ne seroit ému de ses tendres accens !
Unissons-nous, célébrons sa victoire ;
Admirer ses talens, c'est partager sa gloire ;

Ce n'eſt point un rival, c'eſt le Maître de tous.
Je m'honore ici de mon zèle,
Et je ſens combien il eſt doux
De louer un ami, d'eſtimer un modèle.
Notre Maître! s'écrie un Geai ſot & jaloux,
Quel jugement! oh! pour moi j'en appelle.
Le Maître! l'idée eſt nouvelle.
D'autres, ſans trop d'orgueil, pourroient lui conteſter
Je crois, une gloire ſi belle:
Quoi! le prôner ainſi, n'eſt-ce pas le gâter!
Sa voix, je le ſoutiens, n'eſt qu'une bagatelle;
Qu'un fauſſet; & j'irois l'admirer! l'exalter!
Moi! qu'il eſt laid! ſans grâce naturelle!
De ſuperbes couleurs, voit-on briller ſon aîle?
Tout ſon mérite enfin ſe réduit à chanter?
D'accord, dit le Bouvreuil; mais toi, Geai ſans cervelle,
Que la haine rend ſourd, ceſſe de t'emporter;
Sois donc juſte une fois; entends comme il excelle!
Cenſeur du vrai talent, voyons quel eſt le tien!
Vil écho de la calomnie,
Satyrique impuiſſant, ennemi de tout bien,
Et ſeulement habile à noircir le génie,
Etouffe dans ton cœur le germe de l'envie.
Au lieu de cenſurer, fais mieux, ou ne dis rien.

LA VRAIE PHILOSOPHIE.

A MON AMI.

POURQUOI ta voix enchantereſſe
Vient-elle troubler mon loiſir ?
Va, n'écoute plus la tendreſſe,
Laiſſe-moi goûter le plaiſir
D'être inconnu, de vivre en ſage ;
J'ignore dans mon hermitage
L'amertume du repentir.
Un ſéduiſant & beau langage
Ne m'inſpire point le deſir
D'aller languir dans l'eſclavage
D'un monde perfide & volage
Dont je mépriſe les attraits.
Heureux bois, tranquilles forêts,
Ce n'eſt pas ſous vos doux ombrages,
Ni dans ces aimables bocages,
Que l'ame éprouve des regrets.
Ce n'eſt pas vers ton onde pure,
O clair ruiſſeau, que l'impoſture
Vient méditer ſes noirs forfaits!
Je ſuis content dans cette plaine ;
Auſſi pur que cette fontaine,

Mon cœur n'y connoît que la paix.
Je lis, j'écris, je me promene,
Et ſans compter la liberté,
Pour comble de félicité,
J'ai Racine, j'ai la Fontaine,
J'ai tout enfin, j'ai la ſanté.
C'eſt ainſi que loin de la Ville,
Reliſant Homere & Virgile,
Je chante avec aménité
Un vers coulant, un air facile,
Enfans de mon oiſiveté.
Ne vante donc plus l'opulence,
Ni les charmes de l'abondance,
Ni l'attrait de la volupté.
Satisfait de mon héritage,
Dois-je courir après l'image,
Quand je tiens la réalité.
Dans quels torrens d'iniquité
La ſoif des richeſſes nous plonge!
Eh quoi? ſéduit par un vain ſonge,
Irai-je chercher le bonheur
Chez les vils eſclaves du monde,
Dans les Cours où le vice abonde,
Où l'eſprit remplace le cœur;
Où l'ame vit dans le délire,
Où l'équité n'a plus d'empire,
Ni la vertu de protecteur;

Dans ces lieux de lâches intrigues,
Où l'on ne parvient que par brigues,
Où l'on respecte sans aimer,
Où l'on se voit sans se connoître,
Où l'on se quitte sans paroître
Ni se plaindre, ni s'estimer.
  Mon ami, qu'ils sont méprisables
Ces hommes qui ne sont que Grands,
Ces vains, ces riches ignorans
Qui craignent de se rendre aimables!
  Moi qui, Dieu-merci, n'ai de bien
Que mes amis, & leur tendresse,
Enfant chéri de la paresse,
Je dis souvent, je dis sans cesse:
Ah! qu'il est doux de n'être rien!
Puis comparant notre mollesse
Aux mœurs pures de l'âge d'or,
En soupirant, je dis encor:
  Heureux qui d'un champêtre asyle,
Cultivateur simple & tranquille,
Du port considérant l'écueil,
S'éloigne du bruit de la Ville,
Et des Cours foule aux pieds l'orgueil.
Amant de la Philosophie,
De l'ordre & de la liberté,
Dans une humble frugalité
Il passe doucement sa vie.

Maître de lui, dans ſes jardins,
D'un arbre émondé par ſes mains,
Son œil préſide à la culture.
Prompt à le payer de ſes ſoins,
Le ſein de la bonne nature
S'ouvre à la voix de ſes beſoins.
Tout l'occupe, tout l'intéreſſe;
Il vit en paix dans ſa maiſon,
Couché ſur un lit de gazon
Dans le Temple de la ſageſſe,
Il forme & nourrit ſa raiſon.

Laiſſons l'adulateur ſervile,
De ſon fol eſpoir enivré,
Ramper devant un imbécille,
Haranguer un pédant titré;
Se replier comme un reptile
Devant un fat de qualité,
Et groſſir la foule importune
De tous les ſots que la fortune
Décore d'une dignité.

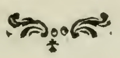
Le Sage eſt le Roi de la terre;
C'eſt lui qui déclare la guerre
A l'orgueilleuſe impiété.
C'eſt lui qui renverſe l'idole
A laquelle un vain Peuple immole
La lumiere & la vérité.
Son eſprit n'eſt d'aucune Secte,

Sa

Sa créance n'eſt point ſuſpecte ;
Chrétien, ſans ſuperſtition,
Sobre juſques dans la ſageſſe,
Philoſophe ſans petiteſſe,
Et décidé ſans paſſion.
Utile enfin à ſa patrie,
Il offre à Dieu toute ſa vie,
L'aime ſans oſtentation,
L'honore ſans hypocriſie,
En parle ſans pédanterie,
Et le ſert ſans ambition.

MORALITÉ.

COMBIEN d'hommes chez qui l'enfance
Se prolonge en toute ſaiſon,
Et pour qui la ſage raiſon
Garde juſqu'à la mort un éternel ſilence!
Entêtement, frivolité,
Jalouſie, orgueil, inconſtance,
Humeur, dégoût, légéreté,
L'homme a tout de l'enfant, excepté l'innocence.



A LA REINE,

LA PROPHÉTIE ACCOMPLIE.

(*Sa Majesté l'Impératrice - Reine ayant honoré l'Auteur du présent d'une Médaille d'or, représentant d'un côté le Portrait de cette Princesse, & de l'autre, celui du feu Empereur ; il eut l'honneur d'en faire ses remercimens à la Reine, alors Madame la Dauphine, & de lui présenter, avec la Médaille, les vers suivans, dont le dernier renferme la Prophétie accomplie.*)

De cette Reine immortelle,
Dont j'offre ici les traits à votre œil enchanté,
Vous êtes le portrait fidèle :
Que l'art céde à la vérité !
Votre front, qu'embellit la fleur de la jeunesse,
De cette auguste Princesse
Retrace avec éclat les vertus, la bonté ;
Son cœur est votre modèle ;
Vous avez son esprit, ses grâces, sa beauté :
Vous parlez, vous charmez, vous régnerez comme elle.



LE RETOUR
A LA CAMPAGNE.

Enfin vous allez donc paroître,
Lieux charmans, qui m'avez vu naître,
Bofquets formés par les Amours.
Je vous vois, fertiles prairies,
Sombres forêts, plaines fleuries;
Je viens ici finir mes jours.

Hélas! qu'on fe trompe foi-même,
Quand on croit dans un rang fuprême
Rencontrer la félicité!
On y languit dans l'ignorance,
L'ame y laiffe fon innocence,
Le cœur y perd fa liberté.

Que je t'aime, ô fimple nature!
Toujours belle fans impofture,
Tu plais en tout tems, en tous lieux.
Non, il n'eft que toi d'immortelle,
Toujours vraie & toujours nouvelle,
Tu charmes le cœur & les yeux.

L'Art ne doit jamais te contraindre;
Il faut qu'il fe borne à te peindre,

A te sentir, à t'écouter ;
Une fleur forme ta parure,
Dans le miroir d'une onde pure
Il doit venir te consulter.

D'une simple & jeune Bergere,
Qui file en paix sur la fougere,
Tes chants font briller la candeur.
C'est toi qui formes son langage,
Son innocence est ton ouvrage,
Et ton empire est dans son cœur.

Ah! que vous me faites envie,
Bergers, vous coulez votre vie
Au sein des plaisirs les plus doux!
Dans vos Hameaux je vais vous suivre ;
Hélas! l'on ne commence à vivre
Que du jour qu'on vit avec vous.

Mais dans ces aimables prairies,
De mes chants, de mes rêveries,
Qui vient augmenter la douceur ?
Ces fleurs paroissent plus riantes,
Ces eaux deviennent plus brillantes,
Et ce calme est plus enchanteur.

Le verd naissant de ce feuillage,
Ce ruisseau, ce bois, cet ombrage

Me rendent la paix, la gaîté.
L'erreur fuit, ô faveur ſuprême !
Je jouis enfin de moi-même,
Et j'ai trouvé la vérité.

POUR LE PORTRAIT

De M. DE GRIBEAUVAL, Lieutenant Général, Grand-Croix de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, Inſpecteur général de l'Artillerie de France, & Lieutenant Général des Armées Impériales & Royales.

Des foudres de l'Empire armé,
Au ſiége de Schewdnitz ce grand homme eut la gloire
D'arrêter Frédéric, & d'en être eſtimé.
Qu'il vive au temple de mémoire !
On ſçaura, ſi mes vers échappent à l'oubli,
Qu'Homme d'Etat, non moins que Général habile,
Il unit, doublement utile,
La tête de Turenne aux talens de Sully.



L'ENFANT ET LE MIROIR.

Un enfant sous sa main trouve un jour un miroir :
Quelle joie! il ne faut pas dire
Si le frippon est ravi de se voir.
Plus de livre, on ne peut plus lire;
Adieu leçon, adieu devoir;
Mignon se contemple, s'admire,
Regarde encore, & puis de grands éclats de rire.
-- Que fais-tu là, marmot? -- ah! ah! je vois l'enfant.
Hélas! l'homme à tout âge en peut bien dire autant.

SUR LE RIDICULE.

Chez nous, le vice est peu de chose :
Le ridicule est un poison,
Que l'envie en secret compose :
A quoi sert la meilleure cause?
Qui fait rire a toujours raison.
Plaignez-vous, gardez le silence;
Ayez des vertus, de l'esprit;
Justifiez-vous par écrit;
Faites valoir votre naissance;
Menacez de votre crédit,

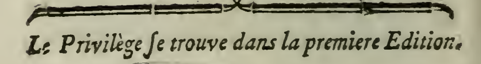
Et des verges de la vengeance :
La calomnie & l'insolence
Feront encore plus de bruit ;
Le mal croît, la haine s'aigrit :
Vous ne gagnerez rien en France ;
Vous êtes perdu, si l'on rit.

LES REGRETS D'UN VIEILLARD.

O Jeunesse semblable au matin d'un beau jour,
Jeunesse, objet de mon amour,
Aussi bien que de mon envie,
Qu'avec regret j'arrive au terme de la vie !
En te perdant, hélas! j'ai perdu mon bonheur.
Du moins, âge riant, par ta douce magie,
Viens charmer ma vieillesse & consoler mon cœur ;
Viens retracer à mon ame attendrie
Ces plaisirs purs, roses de mon printems ;
Ces jours où précédé d'un chœur joyeux d'enfans,
J'allois au son des chalumeaux rustiques
Folâtrer avec eux sous ces ormes antiques,
Qui prêtoient leur ombrage à nos amusemens.
Offre encore à mes yeux cet ayeul vénérable,
Ravi de me presser dans ses bras défaillans,

Qui d'un air ſatisfait me contemplant à table,
Sourioit, l'œil en pleurs, à mes jeux innocens.
  Dans le jeune âge ainſi tout nous enchante;
  On aime tout, on danſe, on rit, on chante;
Ah! de ces jours hëureux, qu'on voit bientôt la fin!
De l'homme vieilliſſant, quel eſt donc le deſtin!
L'avenir lui fait peur, le préſent le tourmente;
L'objet qu'il adoroit excite ſon dégoût;
Il vivoit à vingt ans, il végete à ſoixante,
      L'âge embellit & gâte tout.





Le Privilège ſe trouve dans la premiere Edition.


112.16



